

La première rédaction des *Idées et les Âges*

« Cette partie de la doctrine en est encore aux commencements.
Cela me fait penser que cet ouvrage est bien trompeur par la clarté. »

Dédicace à Mme Morre-Lambelin, automne 1927

La genèse de l'ouvrage a été l'objet d'un cycle de séminaires à La Menuiserie, en 1995-1996. Nous en retiendrons les éléments qui peuvent éclairer la présentation de vingt chapitres inédits appartenant à une première rédaction de 1920, désignée par Alain sous le titre de *Cinquante et un chapitres sur les idées et les âges*. La structure du nouvel ouvrage mis en chantier posa d'emblée à l'auteur des problèmes imprévus, qui bouleversèrent le projet primitif, et l'entraînèrent dans un travail long et inhabituel. Il marque la plus importante maturation de l'écriture d'Alain après le long apprentissage du journalisme et le serment de l'œuvre scellé dans le feu de la guerre.

Les vingt chapitres inédits que nous présentons appartiennent à une suite dont trente-neuf textes ont été publiés sans avoir été parfaitement identifiés. C'est cette suite que nous reconstituons pour éclairer la genèse de l'ouvrage le plus secret d'Alain. Il ne s'agit là que d'un dossier au sommaire duquel on trouvera :

1. le texte des chapitres inédits.
2. la reconstitution de cette première rédaction (nommée « esquisse » par Alain et « 1^{er} texte des *Idées et les Âges* » par Mme Morre-Lambelin)
 - 1) l'échec des « Cinquante et un chapitres sur les Idées et les Âges »
 - 2) le problème de la composition et les remaniements du projet
 - 3) le tableau d'ensemble du 1^{er} texte, établi du 25 juillet au 27 septembre 1920, et collationné par Mme Morre-Lambelin sous une numérotation de 64 chapitres.
 - 4) le destin des « laissés pour compte »
 - 5) l'économie et la caducité de ce 1^{er} texte.
3. un projet de réédition pour *les Idées et les Âges* et la prévision d'une édition des *Œuvres complètes* d'Alain pour le cinquantenaire de sa mort.

« esquissé aussitôt après la guerre »

Au moment où paraissaient *les Idées et les Âges*, Alain a brièvement évoqué son ouvrage en réponse aux questions que lui posa Frédéric Lefèvre pour sa rubrique « Une heure avec Alain » qui parut dans le numéro du 18 février 1928 des *Nouvelles Littéraires*. L'entretien part d'abord du poète - qu'incarne Valéry -, et vise la doctrine de l'imagination.

« Il faut disposer l'imagination, qui consiste exactement et seulement en ces mouvements du corps, de façon à préparer le nid de l'idée, de sorte que, dans le poète, nous aurions l'idée à l'état naissant, l'idée neuve. Je l'entends en ce sens, que la plus vieille idée peut être neuve. Je renvoie ici aux *Idées et aux Âges*.

Ne voudriez-vous pas expliquer maintenant, en peu de mots, quel est l'objet de ce livre, ou si vous voulez, le sens de ce titre ?

- Bah ! dit Alain, il est gréé, il est lancé, je l'abandonne à son destin. Toutefois je peux bien vous dire qu'il fut esquissé aussitôt après la guerre, et que le titre en était déjà trouvé. Je voulais expliquer comment les idées dépendent des âges, c'est-à-dire de la physiologie dans son sens le plus étendu. Cet ouvrage fut remanié pendant environ six ans¹ ; et tels chapitres, qui ont paru dans les revues, ont disparu du livre. C'est que le *Système des Beaux-Arts*, qui parut alors, supposait une doctrine de l'imagination qui était bien loin d'être assez expliquée. Je découvris aisément que le second ouvrage était la suite et le commentaire du premier. Et la difficulté était de réduire à des dimensions raisonnables des développements qui foisonnaient. Vous trouverez dans la table des matières *des Idées et des Âges* la preuve de cet effort de composition, qui ne parvint pourtant pas à réduire l'ouvrage à la dimension du *Système des Beaux-Arts*, ce que je voulais, mais vous m'entraînez à parler d'un livre qui doit se défendre lui-même. Ce que j'ai voulu faire n'intéresse pas ; il s'agit de ce que j'ai fait. Les lecteurs attentifs ne manqueront pas ; j'en ai déjà des preuves. »

Retenons deux éléments : d'abord que, l'ouvrage « fut esquissé aussitôt après la guerre », après la parution du *Système des Beaux Arts*, « et que le titre en était déjà trouvé », ce que nous allons illustrer. Ensuite que « la difficulté était de réduire à des dimensions raisonnables des développements qui foisonnaient » et que « la table des matières des *Idées et des Âges* » apporte « la preuve de cet effort de composition », ce qui mériterait un large commentaire que nous ne pourrions qu'amorcer.

Vingt chapitres inédits

On sait qu'Alain écrivait chaque *Propos* sur la même face d'une feuille pliée en deux et qu'il retournait sans l'ouvrir en sorte que le prote avait la commodité en ouvrant la feuille de trouver en deux colonnes le texte à composer. Pendant la guerre, Alain insérait dans ses lettres à Mme Morre-Lambelin les chapitres qu'il rédigeait toujours sur des feuilles pliées en deux, mais où il observait l'ordre de la correspondance : page 1, page 3, puis il continuait en travers page 4 et éventuellement page 2. Or c'est bien cette disposition qu'il conserve dans les textes qu'il rédige jusqu'à la reprise des *Libres Propos* en 1921. Cela confirme bien le caractère de « chapitres » que ces textes ont dans son esprit. Nous donnons en tête à gauche leur numérotation par Mme Morre-Lambelin, ainsi que la localisation des manuscrits ; dix-sept sont conservés au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale sous la cote : Naf 17694, trois dans la succession de Maurice Savin.

¹ l'article des *Nouvelles Littéraires* donne « dix ans » ; il s'agit d'une erreur, soit coquille, soit alignement sur son retour de la guerre en 1917, époque à laquelle il se consacre au *Système des Beaux-Arts*..

De la nature et de la Liberté

Dès que l'on traite ces problèmes abstraitement ou dialectiquement, il faut que la liberté périclisse. Mais si je m'attache à percevoir chaque être en ses différences et son propre, il s'en faut bien qu'à mesure que je le découvre tel qu'en lui-même et marqué par des traits inaltérables de l'humeur pure, c'est-à-dire de structure et de réactions, je doive prononcer que ses vertus et ses vices sont déterminés d'avance. C'est plutôt le contraire qui est vrai. Je le vois déterminé tant que je m'en tiens à l'abstraction physiologique, qui en effet n'est quelque chose qu'autant qu'elle détermine d'avance un développement de caractère, selon des rapports simplifiés. Mais l'humeur est plus riche et en même temps plus forte ; aussi dès qu'on la considère en son visage immuable et unique au monde, elle promet au-delà des espérances.

"On ne s'appuie que sur ce qui résiste", a dit je ne sais quel Politique qui avait démêlé par l'expérience qu'une nature forte et disons même invincible offre aussitôt une prise à l'action, par la puissance même ; mais toute nature est forte et invincible en ses dessous ; et dès qu'on l'a découverte telle, il vient une assurance et confiance singulière qui ferait dire au Misanthrope qu'il n'y a que les vices sur quoi on puisse compter. Mais la dialectique gâte ici une pensée déjà assez cachée, mais tonique et belle au contraire ; car, à ce niveau où je dois descendre pour juger de la nature de cet homme-là, il n'y a pas encore de vice, ni de vertu, mais de riches puissances, modifiables parce qu'elles ne cèdent point. Comte apercevait déjà en considérant le système solaire, qu'un ensemble réel est d'autant plus modifiable qu'il est plus complexe ; et dans la suite il comprit en suivant Broussais que les modifications sont toujours d'importance secondaire, si on les compare à la nature modifiée. J'ajouterai pour conduire ces idées difficiles jusqu'au présent sujet, que ces modifications suffisent, et même dépassent ce qui suffit. En sorte que l'éducation n'a jamais pour fin de changer la nature, mais plutôt, en lui obéissant, comme a dit sagement Bacon, de la développer selon sa vertu propre. Mais l'expérience des éducateurs ne peut aller bien loin dans cette voie ; il est difficile d'accepter une nature ; et, chose digne de remarque, il est plus difficile souvent de s'accepter soi-même que d'accepter les autres, et c'est en ce sens qu'on a besoin du secours d'un Sage pour être soi. Il est trop commun que l'on se propose les vertus d'autrui comme un modèle ; ce qui est à peu près comme si, par désir d'imiter un homme très poli on rêvait d'avoir le nez fait comme il l'a. Sur quoi je livre à vos méditations cette remarque de Spinoza, profonde et d'abord étourdissante, qu'un homme ne peut rien faire de la perfection d'un cheval. Aristote voulait déjà dire par le mot Entéléchie que tout être a en lui sa perfection qui lui est propre et étroitement attachée. Vues viriles, dirai-je en reprenant les belles formules de Comte, vues propres à la maturité de l'espèce, par opposition aux rêveries fatalistes de sa longue enfance et aux constructions déterministes de son abstraite adolescence.

Disons donc avec fermeté qu'il y a des vertus et des vices dans toute Nature, et par exemple une politesse et une impolitesse qui la font toujours reconnaître. Bonne ou mauvaise elle offre toujours le même visage. Ainsi on se prépare à deviner que l'humeur, quelle qu'elle soit, suffira à tout. De l'irritable au courageux il n'y a pas loin, ni du violent au juste, ni du jaloux au fidèle. Ce qui fait que vous condamnez un homme à rester injuste, en quoi souvent vous le

persuadez, c'est que vous n'apercevez pas une manière d'être juste, réellement juste, qui différerait très peu de cette manière d'être injuste. Civiliser n'est pas mutiler ; on pourrait dire au contraire.

Rien n'est plus faible et vil, dans les valeurs humaines, que la bonne intention abstraite, trop séparée de l'humeur, et continuellement annulée par l'humeur. Je veux bien que l'homme doive² se vaincre ; mais à condition qu'il se retrouve entier. Car souvent l'humeur n'est pas incorporée et, dans une individualité bien dessinée par la fonction, se manifeste par des petites domestiques. Je dirais : humeur inoccupée ; et voilà le fruit d'une éducation manquée. C'est pourquoi le Bien souvent ne fait rien. Un chercheur d'or fait quelque chose. La destinée humaine, belle, réelle, je dirais planétaire, c'est toujours de tirer quelque parti d'une mauvaise situation. Comme, en politique, la situation est toujours mauvaise, et il est puéril d'attendre qu'elle devienne bonne. Le Mal est la matière du Bien.

*

N°6 - 2 août 1920 (BN Naf 17694, fol. 13)

L'observation de soi

"Observez-vous". Ce mot, pris dans son sens ordinaire, veut rappeler l'homme au gouvernement de lui-même, non point en vue de se connaître comme il est, mais plutôt en vue de se conduire comme il veut. Cette forte idée doit être à chaque instant rappelée. On ne peut jamais décrire que des choses ; quant aux pensées, il ne s'agit jamais de les décrire ; il faut les former. Par exemple mon courage, si j'en ai, n'est point un fait que je constate, mais une vertu que je fais. Peut-être comprendra-t-on après cela que toute réflexion qui ne redresse pas précipite. Il n'y a point de niveau moyen, où l'on pourrait se tenir, juste comme on est, ni meilleur, ni pire ; ce sont de mauvaises métaphores ; il faut toujours que je sois au-dessus ou au-dessous de moi-même ; car il faut toujours que je résiste, ou bien que je subisse, et les deux m'emportent loin de ce repos équilibré que je cherche toujours ; je voudrais être une chose pour moi-même, pouvoir compter là-dessus ; pouvoir dire : "Je suis ceci et ne suis pas cela". Comme celui qui dirait : "Je ne suis triste que jusque là". Mais non, il s'y jette et s'y enfonce. Au rebours on ne peut point dire : "Je ne serai héros que jusque-là" ; car toute mesure est toujours dépassée ; toujours tellement au-dessus du défini ; ou bien tellement au-dessous ; comme le rire et le sanglot nous emportent au-delà d'eux-mêmes. Et c'est ce qu'il faut d'abord savoir ; se fier aux objets, oui ; mais non pas à cet objet-là, qui n'est nullement objet. Compter sur soi, ce n'est pas un état de repos, certes.

Cette fuite au dedans, en vue de trouver ce fond solide de soi, c'est la démarche de Descartes ; mais d'un moment. Ce genre de réflexion est dialectique, et exige de puissantes préparations. Ce n'est pas une petite affaire que de se chercher et trouver soi-même. Les sens, l'expérience, le raisonnement, les idées, tout est surmonté et tout se trouve soumis au jugement qui, d'après ces victoires, s'affirme comme centre et devient plus fort à mesure qu'il est plus seul. Douter de tout c'est encore penser et être ; c'est plus que jamais penser et être. D'où le "Je pense donc je suis" a survécu comme une œuvre d'art ; et c'est justice qu'on admire ici avant de comprendre. Mais si vous suivez Descartes en ses immortelles Méditations, vous

² Alain écrit « l'homme doit se vaincre »

ne resterez point suspendu entre ciel et terre, mais au contraire, tous les faux secours étant écartés, vous saisissez le seul vrai secours qui est juger, vouloir et faire. Partant de là il retrouve l'Esprit commun, puis le monde, puis par le détour du corps humain, l'âme souffrante et inquiète, les Passions enfin, mais désormais maniables comme des choses. Et ceux qui s'étonnent de retrouver finalement et si solide ce qui avait été nié d'abord comme chancelant et incertain n'ont pas bien suivi le mouvement de la réflexion qui se retire et puis revient, qui détruit d'abord et recrée et ne saisit l'objet nu et purifié qu'après l'esprit nu et purifié. L'obstacle devant le Pouvoir. Tel est le mouvement pensant pour toute idée, et réfléchi et ordonné en Descartes une bonne fois ; mais suivez l'Explorateur ; vous verrez que ce n'est pas seulement dans le *Traité des Passions* que l'on trouve d'énergiques remèdes à la contemplation de soi. Si donc vous voulez savoir de Descartes quelque chose qui soit humain et fortifiant, ne le regardez pas faire, mais suivez-le, en risquant aussi quelque chose, ou pour mieux dire tout. Mais celui qui conserve prudemment tout est psychologue pour toute sa vie, entendez faible, triste et quelquefois méchant.

*

Sans numéro - 1er août 1920 'BN Naf 17694, fol. 15=

Éveille-toi

Pour remonter de ces limbes, formons l'idée intermédiaire d'une conscience paresseusement réglée, c'est-à-dire d'une rêverie qui contemple encore, mais qui ne juge pas, j'entends qui se borne à constater au lieu de changer. Remarquez que cet état est instable ; nul ne s'y tient ; chacun choisit et préfère, ou bien alors il descend dans le monde crépusculaire. Mais, autant que l'on se maintient à ce degré de complaisance, voici l'étrange loi de ces apparitions, c'est que tout y est vrai ; est de moi ce que je crois de moi ; et l'importance que j'y vois est de moi aussi. À ce niveau, il n'y a rien d'imaginaire ; il n'y a point de chagrin imaginaire, d'anxiété imaginaire, de dégoût imaginaire ; tout cela est réel autant que je l'accepte ; pour que le vrai réel, si l'on peut dire, se montre enfin, il faut que je nie l'apparence ; la tristesse niée laisse subsister quelque caprice d'humeur, mais comme mouvement ; il faut donc, quant aux faiblesses et aux tristesses, se chercher toujours au-dessous de soi, ce qui suppose que l'on est au-dessus de soi, ou plutôt que l'on s'y porte ; car il faut se retirer franchement de l'humeur si l'on veut la voir séparée ; acceptée, elle devient pensée, et aussitôt pensée dormante. Le consentement abolit la vie intérieure ; mais la condamnation de même ; penser c'est rompre la psychologie d'instant en instant. L'homme le plus ordinaire délibère sur un sentiment ; il le coule à fond, ou bien il le sauve ; de toute façon il défait et refait son être, et continuellement chasse des ombres de son fouet. Il n'y a qu'un homme inerte, dont les passions sont tristes et faibles, qui se plaise à les faire marcher en cortège sur les bords de l'ombre ; le poète, comme ce beau mot le dit si bien, les veut et les fait d'après le modèle humain.

C'est pourquoi l'expérience psychologique est un monstre. Ici tout réussit. Les sentiments ne peuvent jamais être fictifs. Non seulement rien ne m'est étranger dans ce tableau mouvant, mais l'importance d'affection est toujours vérifiée, ce qui définit à la fois mon impuissance et ma puissance. Par exemple une peur, une défiance, un soupçon, un désir, du moment que j'y

fais attention c'est de moi, et désormais lié à ma vie, circulant dans mes sensations et dans mes actes.

Ici se trouve l'origine de la superstition, prise dans le sens le plus étendu ; tout ce qui est formé reste ; il faut précipiter au gouffre les éléments mêmes ; le composé tient bon ; et toute curiosité est punie ; car l'attention à soi donne consistance et solidité à tout. On s'étonne que des hommes qui n'avaient nullement intérêt à se tromper aient cru à de chimériques relations, comme entre le nombre treize et des malheurs. On oublie que la liaison psychologique ou subjective dépend, non des termes qui se présentent ensemble, mais du feu des passions qui les joint pour toujours. De moi le pire est toujours assez vrai, si j'y crois. Le moi psychologique est ce domaine de l'enchantement et de l'envoûtement. Ce que je crains est ; car ma propre crainte est quelque chose ; ainsi se forme un être misérable et un peu fou, si je n'y veille, et y veiller c'est refuser ; aucun être ne se présente de lui-même en sa vérité ; mais il faut dire non aux apparences.

C'est une erreur démesurée si l'on veut appliquer à la vie intérieure les règles de la critique des faits ; et la raison en est qu'ici l'apparence est le fait même ; si j'ai peur, c'est un fait ; si je me crois indécis sans remède, c'est un fait. Un rêve est un fait. Un soupçon, je ne puis pas ne pas l'avoir eu ; ce genre de fait résiste, même quand je ne trouve pas le moindre fait du monde qui le justifie ; les tyrans gouvernent d'après ces folles idées ; car le fait important c'est que vous ne leur avez point plu. L'égoïsme si difficile à saisir dans sa vraie notion, se trouve peut-être situé là, dans cette complaisance superstitieuse ; si vous y faites attention, vous verrez que la pure humeur est bien moins redoutable, car elle oublie, ou plutôt elle ne donne point forme.

Il faut donc considérer en son idée cette vie monstrueuse où je prendrais mes opinions comme des faits, m'interrogeant comme un oracle afin de savoir si je suis content, envieux, jaloux, méchant ou juste. C'est la vie d'un fou tranquille. Aussitôt, et heureusement, la vie vraie s'affirme ; et l'on saisit le prix d'un serment. Le serment est la plus belle précaution humaine contre les prestiges de l'humeur pensée. Continuellement nier ces choses qui veulent être, au lieu de leur donner forme ; penser ; vouloir penser ; ne pas penser en machine. Ce qui ne va pas sans quelques ruses, que les consolateurs et directeurs ont de tout temps connues. J'en retiens trois. La première ruse est la formule imposée, ou prière, qui exorcise. La deuxième est la contemplation esthétique ; et le chant est intermédiaire entre cette ruse-ci et l'autre. La troisième ruse est celle que la Nature offre heureusement à beaucoup, c'est l'action, parce que l'action est le seul moyen d'avoir des perceptions contrôlées, c'est-à-dire de passer de l'apparence à l'objet, comme lorsque l'on marche vers une apparence qui fait peur. Mais la règle qui domine ces moyens de fortune est bien plus belle et puissante dès qu'on la connaît, c'est la règle de Fidélité.

*

N°7 - 3 août 1920 (BN Naf 17694, fol. 14)

Le Spectateur

J'ai voulu donner quelque idée de la pensée en travail, afin de faire mieux saisir, par opposition, l'égarément presque indescriptible d'une pensée qui reste spectatrice d'elle-même.

Dès que la pensée se repose, le spectacle vacille et se défait. C'est ici le royaume des ombres ; et ce n'est pas trop du Poète pour nous y guider et soutenir. De la fermeté sûrement ; car les ombres ignorent les ombres ; et toute ombre veut être. Si vous donnez audience à une tristesse, à un soupçon, à un pressentiment, au souvenir d'un rêve, vous êtes à la dérive. Car toutes les ombres ont le même droit, dès que vous ne jugez plus. C'est pourquoi on voit que les visiteurs d'enfers et évocateurs d'ombres sont toujours occupés à les chasser. Image d'une âme forte.

Lorsque Socrate disait, d'après l'inscription Delphique, "Connais-toi", il entendait, selon le rustique bon sens : "Réforme-toi ; règle-toi". Et le langage commun chez nous a bien su nommer Moraliste le vrai Psychologue, celui qui ne constate pas, mais redresse et décide. L'humeur veut être jugée. Toute sagesse consiste à penser le Moi toujours comme sujet, et jamais comme objet. Ces précautions prises, et non sans le secours du Poète, il faut maintenant décrire en ses variétés le monde intérieur.

L'objet immédiat, c'est ici un sentiment total, détaché de toute perception matérielle. Bergson a beaucoup raffiné là-dessus, mais non sans juger ce jeu stérile, quoiqu'il ne dise point assez qu'il le juge. Communément nous pensons à des choses et à des actions, toujours occupés à mesurer un effort et un obstacle, toujours appuyé en même temps sur la Nécessité extérieure et sur la Volonté intérieure. C'est la vie saine. Mais on peut, sinon penser à soi, du moins rêver à soi. Les sensations ne sont plus prises alors comme des signes, mais comme des états de l'âme. L'Univers se replie sur nous : rien n'est ni loin ni près ; tout est ensemble. Il y a dans ce rouge d'un toit une qualité pure et une saveur de vie qui appartient à toute l'âme. Ainsi s'offre une masse d'affections indivisible, comme est la vie au réveil, où l'éclat du soleil n'est pas distinct de la joie, où la joie ne peut encore s'appeler espérance. L'état du corps y est bien, et l'action des choses, mais non comme tel. Ce monde qui n'est même pas confus, puisque rien n'y est séparé, c'est le monde du temps pur ou de la pure durée ; ce monde change absolument par la seule conscience que j'en ai ; car la première réflexion sur ce sentiment immédiat en fait aussitôt du connu, du reconnu, de l'ancien, du passé ; et cette décoloration est vieillissement. Ce jeu va donc à la tristesse et au vide, ou si l'on veut au souvenir du souvenir ; mais la nature fournit toujours de nouvelles naissances ; ainsi devient la vie psychologique pure, par un changement qui ne ressemble nullement au mouvement. Voilà autant qu'on peut dire la donnée immédiate, la pure donnée, le fait de conscience. Et ces descriptions souvent pénétrantes, mais où le jugement se tient pourtant éveillé et comme sur le bord du sommeil, ont valeur contre une psychologie puérile qui veut faire défiler, dans ce spectacle intérieur, des sensations en chaîne, des sentiments nommés, des cortèges. Naïve matérialisation.

Tel est donc le fond. Sur quoi apparaît, autant que le jugement refuse de percevoir tout à fait, le monde des souvenirs, tout à fait semblable aux fantaisies des rêves. Le tout accompagné de discours à soi, mais qui retombent toujours à la mécanique du discours. Sans rien qui soit passé ou à venir ; car ce rangement suppose quelque perception dite vraie ; tout est présent, et coloré également par le sentiment total. Il n'y a pas ici de vérité ni d'erreur, mais seulement un intérêt de contemplation plus ou moins vif, quelquefois délicieux, plus souvent inquiet et triste. Remarquons que tout effort pour contrôler, pour discerner Vérité, Erreur, apparence, Illusion suppose quelque appel à l'ordre extérieur et quelque pensée d'objet comme tel ; par exemple un souvenir est rattaché à l'histoire commune ; un sentiment est fondé sur

des actions, des paroles et des témoignages. Dans l'expérience interne pure, tout est vrai, donc rien n'est vrai. D'où ces produits connus de la Magie intérieure, qui sont Métempsychose, Paramnésie, Pressentiment. Et l'Association, faible effort pour tracer ici quelque loi, périt elle-même comme on voit en David Hume, puisque tout se lie également bien à tout.

Cette description bien connue n'est rappelée ici que pour conduire à une idée au contraire assez cachée, c'est que l'inconscience est la condition naturelle de ce prétendu spectacle. Le pur sentiment de soi va toujours là, soit dans le désespoir, soit dans la rêverie abandonnée. D'où l'on revient aussitôt comme d'un sommeil. Mais, ainsi que nos rêves sont composés de quelques points notables séparés par des lacunes indéterminées, ainsi les lueurs de la conscience, dans les états où l'on s'abandonne, font apparaître des espaces nocturnes ; et ainsi nos souvenirs enferment toujours entre eux quelque chose dont il n'y a point souvenir, et qui est pourtant ce qui importe ; cette stupeur est le plus bas de la pensée sans doute, et commun à tous les genres d'ivresse ainsi que, selon la vraisemblance à tous les genres d'abrutissement et de folie. En sorte que la conscience qui n'est point conscience morale n'est point conscience du tout ; ce que le langage commun exprime avec force et encore mieux dans l'usage qu'il fait du mot Inconscient ; est donc conscient, d'après cela, seulement ce qui est volontaire, en ce sens que le volontaire seul éclaire l'involontaire. Les ombres ne se connaissent pas elles-mêmes ; c'est Virgile et Dante qui les connaissent.

*

N°21 - 15 août 1920 (BN Naf 17694, fol. 16)

De la vanité

Un homme qui est loué pour son courage quand lui-même sait qu'il fut lâche, par exemple s'il y a méprise sur la personne, ne peut s'empêcher de rougir. Mais il n'y a pas toujours un contraste marqué entre ce que les autres croient et ce que je sais de moi-même ; souvent je suis dans le doute au sujet de mes fautes et même de mes mérites ; l'éloge décidera. Et voilà par où on peut comprendre ce que dit Comte de la vanité ; car il y voit une défiance de soi et un touchant appel à l'opinion. Appelons donc vanité, d'après le double sens du mot, la joie intime qui résulte en nous d'un éloge que nous ne sommes pas bien sûr de mériter.

En quoi il faut distinguer des degrés. La vanité est au plus bas si je tire plaisir d'une ressemblance avec un homme connu. Encore faut-il dire, pour comprendre ces sentiments pauvres dont chacun a fait l'expérience, que la bienveillance, l'estime, le respect, seulement en signes, sont agréables par eux-mêmes, comme l'air pur et le soleil. Nul n'aimerait être pris pour assassin, pour traître, pour lâche, pour voleur ou pour faux témoin d'après une fâcheuse ressemblance. Ces remarques sont pour rendre indulgent et arrêter des déclamations faciles, et aussi pour faire voir que la société nous tient ferme.

Pourquoi s'étonner maintenant si quelqu'un se réjouit d'avantages visibles et non trompeurs, comme la richesse et la beauté, quoiqu'il les ait par la bonne fortune ? À ce degré nous ne trompons point ; c'est pourquoi il y a plus d'assurance ; et la timidité, qui est redoutée par les apparences contraires, est une sorte de maladie fort désagréable, dont les causes réelles sont moins dans un trop grand respect de l'opinion que dans la structure du corps, qui nous

soumet naturellement aux signes. Il est vrai que, comme ces signes sont échangés entre timides, il y a une simplicité et politesse, jointes à une bonté et une bienveillance actives, qui donnent du courage à défaut de beauté, et toujours corrigent un peu les médiocres dehors ; c'est pourquoi elles sont aussitôt récompensées, renvoyées, redoublées ; telle est la grâce.

Un degré supérieur de la vanité, et qui touche à la modestie surtout dans le jeune âge fait qu'on s'en rapporte aux autres sur son propre mérite, dans le doute où l'on est. C'est souvent le scrupule et la sévérité à l'égard de soi qui conduisent à jouir plutôt des éloges extérieurs que du contentement intérieur. Et tel est l'état commun. Fabrice est en doute s'il a assisté à une vraie bataille. Et l'idée de recourir à l'arbitre est naturelle et même honorable, toutes les fois que l'action est compliquée et les motifs mêlés. Cela n'est pas rare. Qui discernera son propre courage ? Qui fera la part d'une certaine *peur de* ou crainte dans sa propre tempérance ? Un magistrat sait que beaucoup de cas sont incertains. Et quant à la sagesse, il faut dire qu'il y a une part de bonne fortune dans les pensées et que souvent l'expression dit plus qu'on ne voulait.

L'orgueil va directement contre toutes les formes de la vanité. Il consiste, dans son centre, à ne point croire l'opinion, mais à se croire soi-même, et à vouloir être content de soi par son seul jugement intérieur. Et l'orgueil est une passion en ce sens qu'il est mépris des autres d'abord, et aussi solitude volontaire et méconnaissance des forces sociales auxquelles nous devons presque tout. Marc-Aurèle, au commencement de ses pensées, se rappelle lui-même à la modestie. L'orgueil est surtout passion en ce qu'il s'emporte toujours de lui-même au-delà de ce qui convient. Mais il a ceci de bon qu'il nous élève au-dessus de la vanité ; mais toujours avec un sentiment trop marqué de ce qui est fait, des œuvres, des preuves. La connaissance de la vraie source des vertus donne une autre confiance, toujours tournée vers l'avenir, et plus justifiée parce qu'elle est alors sans preuve, et Foi de son vrai nom.

La Fierté marque cette nuance de l'orgueil, qui, assuré sur des actions réelles et passées, néanmoins reste soumis à l'opinion, et même attend avec patience le jugement extérieur, sans aucune récrimination. Des sentiments de ce genre font le passage entre la vie sociale et la vie morale proprement dite, entre la vanité et la Dignité. La Dignité nous met au-dessus des sanctions extérieures, mais sans mépris et même avec respect ; car nous voulons comprendre que les autres ont raison en un sens ; et nous sentons qu'il est mauvais, tout compte fait, de déshonorer l'opinion. D'où un noble silence sur soi. La perfection ne va point sans un juste sentiment de la faiblesse, de l'inconstance, des sophismes et des illusions passionnées qui sont propres à la vie intérieure et même à la vie solitaire ; ce qui conduit à mieux juger les moyens de politesse, et à s'appuyer sur l'éloge, quand il vient. À quoi aide une expérience assez longue, qui fait voir que les autres ne jugent point mal quand ils jugent sur une longue suite d'actions. Mais surtout il faut tenir compte de cette ignorance des pensées de peu, et de ce besoin d'admirer, qui fait que les jeunes nous jugent plus favorablement que nous ne nous jugeons nous-mêmes, ce qui aide beaucoup plus qu'on ne dit, et même à bien penser.

*

Un Homme Libre³.

C'était un administrateur éminent, fort réservé, savant, scrupuleux, et, autant que l'on pouvait voir respectueux de tout ; il suivait la messe, et se confessait régulièrement. Conservateur en tout, il ne montrait d'autre passion qu'une sorte d'impatience à l'égard des méditations sur la politique, qu'il considérait comme inutiles et même dangereuses ; tous ses actes étaient donc marqués de modestie, de douceur et de vraie politesse. Toutefois il joignait à une rare puissance de pensée, visible en quelques opuscules justement célèbres, une puissance pratique dont les ressorts ne se montraient point. Quoiqu'il vécût loin des intrigues et qu'il eût des chefs sur qui l'intrigue pouvait tout, néanmoins il se montrait juste et inflexible en ses fonctions, sans égards pour personne, et ses volontés avaient valeur de décret royal. Je n'ai rencontré qu'une fois cette force sans appui visible et jointe à un respect naturel de la discipline et des hiérarchies. Sur la fin de sa vie, il monta quelques étages avec son petit bagage sous le bras, afin d'être admis à l'Académie des Sciences morales ; non point par ambition je crois, mais plutôt pour ne point marquer de mépris à l'égard de ces Messieurs. Discret, secret, et bientôt replié et fermé devant la hardiesse juvénile, qui parle avant de savoir. Je guettai plus d'une fois autour de ce royaume si bien gouverné, où je n'avais pas entrée ; un jour je pus deviner quelque chose de cette police intérieure. Et je veux dire ici ce que j'en sais.

Deux ou trois sociologues avaient parlé sur la morale, disant que la Société était le Dieu et que toute conscience droite recevait de l'ordre politique, par un sentiment puissant et direct, des commandements indiscutables, montrant ainsi déjà et mettant en doctrine cet appétit d'obéir que la guerre a fait éclater un peu plus tard en presque tous. Je connaissais le refrain, mais j'attendais l'avis de mon philosophe, qui les écoutait ce jour-là avec une attention qui annonçait quelque chose. Il parla enfin à peu près ainsi : " J'avoue, dit-il, que je suis bien éloigné d'entendre les choses de la religion et de la morale comme vous faites. Car je connais et j'éprouve ces contraintes extérieures de l'opinion, des mœurs et des institutions ; je m'y conforme pour l'ordinaire et dans tous les cas douteux⁴, ayant le sentiment vif de ce que vaut l'ordre tel quel, et que les traditions enferment plus de sagesse encore qu'on ne peut dire. Mais avec tout cela, je ne puis dire pourtant que je me soumetts à ces règles extérieures ; car il me semble que quelque chose en moi se refuse absolument à obéir et à se soumettre, mais au contraire se reconnaît le devoir de tout juger et le droit de tout refuser. Enfin il y a un autre ordre, de valeurs, que je ne puis changer ; j'ai recours à l'esprit en son plus intime, toujours ; et finalement le pouvoir de douter remet cet ordre extérieur à sa vraie place, qui n'est point la première ; enfin il n'obtient jamais le dernier respect que je garde à la seule autonomie de l'esprit. Il se peut que la morale se place entre deux, mais subordonnant déjà le commandement extérieur à un autre ; mais pour ce que j'appelle religion, je n'y trouve aucune espèce d'égard pour les puissances, quelques titres qu'elles montrent ; mais au contraire la prière est le mouvement intérieur qui écarte les puissances, et en appelle à la vraie puissance, qui n'est connue et sentie que dans le plus secret de l'esprit. Cette solitude donc, et même dans le temple, c'est le moment de la religion. Vous voyez, ajouta-t-il en souriant, que nous sommes bien loin de nous entendre " .

³ compose avec quelques retouches la deuxième partie du chapitre 6 du livre IX des *Idées et les Âges*

Ce discours était propre à me faire entendre ce que peut être la religion pour un penseur. Mais, à mesure que je le retournai de mille manières en mon esprit, et que je le rattachais à cette nature d'homme si étrangère à mon humeur et même à mes pensées, je comprenais ainsi cette liberté cachée au centre de l'obéissance, gouvernant l'ordre inférieur au lieu de le troubler, et par ce moyen, que Descartes eût approuvé, remuant mieux la masse humaine et l'élevant plus haut peut-être que cet effort du révolté, qui risque toujours trop de soulever les passions contre l'ordre, comme Platon craignait.

*

N°25 - 18 août 1920 (BN Naf 17694, fol. 18)

Deux Justices⁵

Il n'est pas difficile de joindre l'Égalité à l'idée de la Justice Commutative, car un échange juste suppose l'égalité des personnes dans l'échange, garantie suffisante, et peut-être seule garantie de l'égalité dans les choses. Ce qui me fait penser que je n'ai pas payé ce cheval trop cher c'est que je n'étais pas forcé, c'est que j'achetais dans un marché où chacun était libre, où nulle force, ni aucun savoir secret n'ont pesé sur les échanges. Ainsi la Justice nous est apportée, en même temps que l'Égalité, par l'État mercantile, qui porte nécessairement tout autre état, et qui ne se laisse point troubler aisément par les improvisations politiques. L'idée Démocratique est donc une idée de Marchand.

Mais, dit le Politique, il y a autre chose dans le monde humain que l'échange. Ainsi revient sur nous la Justice Distributive, fortement définie par Aristote, en opposition avec la Justice Commutative. Cette distinction étourdit ; la nécessité Politique, partout où elle se montre, agit à la façon de la tête de Méduse ; car il faut abandonner quelque chose, et même tout, comme les soldats citoyens quand ils s'en vont en guerre. Et la Politique se définit sans doute, par opposition au système Mercantile, par la Justice distributive, ou Justice de Sanction. On peut vaincre une distinction en l'amenant jusqu'à l'opposition ; car c'est le conciliable qui est à craindre, et non l'inconciliable ; l'esprit se corrompt dans ces mélanges où l'on cherche vainement la proportion convenable ; mais il se sauve au contraire dans les oppositions qui séparent aussitôt, par l'attraction des opposés, les moindres parcelles du mélange. Tant que les hommes n'ont pas séparé le courbe du droit, ils ont été étourdis par le mélange.

Or il est clair que dans les relations de la Justice Commutative le Juge est partie, qu'il donne et reçoit en même temps, et que sa règle est l'égalité. Aussi voit-on que l'arbitre cherche l'égalité et la rétablit, enlevant à l'un et donnant à l'autre. Au lieu que dans les relations de la Justice Distributive le Juste n'est jamais partie ; il donne et ne reçoit pas ; il n'admet même point l'échange. Si l'on me nomme préfet, où est l'échange ?⁶ Le Juste et l'Injuste ici c'est le Pouvoir, qui choisit, récompense, punit, nomme ou destitue. Et l'idée d'égalité n'est plus ici d'aucun usage. Au contraire le Juge semble alors considérer seulement l'inégalité, de force, de savoir, de vertu, et non pas du tout pour la ramener à l'égalité ; donnant moins à celui qui a déjà moins, et donnant encore plus à celui qui a déjà plus ; donnant le pouvoir à qui peut déjà, et réduisant à l'obéissance celui qui ne peut déjà guère, enfin les dignités au plus digne, et au

⁴ "difficiles"

⁵ Le premier titre barré était " L'Égalité et la Justice ".

⁶ Le point d'interrogation est omis dans le manuscrit.

misérable les châtiments et la honte. Comprenez-vous l'état violent d'un esprit qui tient mêlées ces deux justices, et pense l'une par les principes de l'autre, ce qui fait que l'aristocrate n'est pas moins irrité que le révolutionnaire ; d'où ils viennent aux coups.

Au contraire tenant séparée cette Justice qui crée l'inégalité et la maintient, j'aperçois que c'est la plus ancienne de toutes ; et celle qui convient à tous les états violents ou critiques où le salut commun fait oublier la loi des échanges. L'État militaire ne connaît que cette justice-là ; car si le soldat voulait que l'obéissance de l'inférieur soit échangée contre la justice du supérieur, cette prétention serait aussitôt punie. C'est l'affaire du supérieur d'être juste, mais l'inférieur n'a nullement un droit qui corresponde à cette obligation, puisque le jugement, dans l'inférieur, est déjà une faute. En tout pouvoir, même industriel, se retrouve cette prétention de rejeter même toute apparence d'échange ; et par exemple l'idée que le travail du salarié est simplement échangé contre les salaires, et que ce marché doit être librement débattu, cette idée-là n'est jamais naturelle à aucun pouvoir. J'aperçois donc que notre société, comme toute société à quelque degré, suppose les deux Justices, et est troublée par la lutte des deux, et encore plus par la confusion des deux.

*

N°27 - 19 août 1920 (BN Naf 17694, fol. 19)

Le Pouvoir

Le système militaire exprime les pouvoirs dans les temps de crise, et ramassés. Si l'obéissance se fait attendre, la force suit aussitôt l'ordre ; et je crois qu'aucune guerre difficile ne pourrait se prolonger sans cette contrainte brutale et sans aucune cérémonie. Toutefois soutenir que ce pouvoir est celui du maître sur l'esclave, ce serait simplifier trop ; il y a toujours dans l'obéissance militaire un certain mélange de respect et d'admiration ; il suffit que ces sentiments trouvent un objet convenable, par exemple un chef heureux et beau, pour qu'ils se développent en poésie. Sous le pouvoir brutal apparaît donc le pouvoir séducteur, qui est le plus ancien et le plus solide des deux, et qui agit sur l'esprit par les discours et l'attitude. Il est utile de dresser dans sa Majesté ce Pouvoir Sacerdotal afin de mettre ensemble, après les avoir séparés, le Prolétaire, l'Officier et le Prêtre.

On pourrait bien croire que le besoin le plus pressant est le besoin de manger ; et certes il agit encore plus sûrement que les dangers visibles ; car ce n'est que par exception que l'on jette le pain pour aller au combat ; il faudra toujours manger. C'est pourquoi l'Économique, qui agit constamment à intervalles réglés, finit par dominer sur les autres fonctions. Mais il en est une, pourtant, qui l'emporte encore, parce que le besoin de dormir est encore plus tyrannique que le besoin de manger ; aussi parce que le sommeil suppose la sécurité et la confiance ; au lieu qu'un homme seul peut satisfaire sa faim. Ce besoin de dormir est donc ce qui rapproche. Mais il y a encore autre chose à dire là-dessus, qui est que l'esprit se forge des dangers contre lesquels nulle force ne peut rien ; ce qui d'abord se fait voir dans les songes ; on peut craindre un songe, et non craindre le sommeil ; mais de plus les réflexions et les entretiens sur les songes n'ont jamais manqué de créer un monde impalpable et redouté, des démons, des dieux, ce qui, à des faits réels et inusités comme éclipses ou orages, développait encore à Rome, au temps de Tacite, d'étonnants tumultes où les conquérants du monde

faisaient figure d'enfants épouvantés. En ces instants tragiques, c'est la force de l'esprit qui rassure, se fondant sur des connaissances solides, qui permettent d'annoncer les prodiges, et ainsi les font rentrer dans l'ordre universel. Les mêmes hommes, s'ils sont en même temps médecins, sont déjà capables d'apaiser les terreurs et de faire cesser l'insomnie. En pratiquant cet art du Sorcier, que l'on retrouve partout où il y a des hommes, ils ont naturellement reconnu que l'affirmation n'avait pas moins de puissance que le remède ; et ainsi ils ont exercé le Pouvoir spirituel sans aucune supercherie, comme le Père de Famille use de son crédit pour calmer les terreurs du petit enfant. Le pouvoir Sacerdotal a donc pour condition non seulement le savoir, mais encore la Majesté, et ces deux attributs se développèrent ensemble dans les anciennes théocraties, mais d'après l'idée que la Majesté est bien plus fragile que le Savoir, en sorte que le prêtre fut toujours plus soucieux de prouver son pouvoir d'exorciser que son pouvoir de prédire. Tout le mystérieux des religions s'explique assez par là, d'autant mieux que le thaumaturge exerçait sur les esprits faibles, sans preuves et directement, un pouvoir qu'il ne comprenait pas lui-même. De là vient que les terreurs nées des songes étaient naturellement balancées par des croyances aussi peu explicables qui donnaient au contraire confiance et espérance. On peut se demander si la mythologie fut plutôt l'œuvre et l'invention du prêtre, que l'œuvre et l'invention du fidèle ; il est vraisemblable que partout le prêtre eut seulement à reprendre et à mettre en ordre de naïves fictions dont les contes populaires peuvent donner quelque idée. Ce genre de puissance est naturellement joint à la puissance militaire comme on voit à Rome. Et la séparation du Spirituel et du Militaire est bien réellement, comme Comte l'a montré, le grand fait qui ouvre les Temps Modernes. Et remarquez que le Spirituel, à travers tant de vicissitudes et depuis le Moyen Âge, s'est en quelque sorte scindé conformément à la précédente analyse, les uns ne visant qu'à persuader au lieu de s'instruire, et les autres ne pensant qu'à s'instruire sans vouloir du tout persuader ; le Militaire s'est annexé le pouvoir persuasif, et l'Economique s'accorde étroitement avec le Pouvoir Investigateur ; en sorte que chacun des Grands Pouvoirs antagonistes a parmi ses alliés une moitié de Prêtre.

*

N°35 - 26 août 1920 (succession Maurice Savin)

Le Père et le Maître

Quand une grand-mère fait asseoir en face d'elle sa petite fille pour une leçon d'écriture ou de calcul, ou lorsque le bon musicien met un violon dans les mains de son fils, tout semble réuni, la bonne volonté, le respect, et l'amour pour que les choses aillent au mieux. Mais tout se corrompt par les sentiments vifs, qui tyrannisent toujours comme Aristote l'a remarqué.

Le père ne peut pas savoir ce que c'est qu'un enfant, ni quelles fautes un enfant fait et refait ; il n'a point sous les yeux le troupeau moyen ; il n'est pas obligé de recommencer pour les têtes dures, ce qui est souvent plus utile au premier qu'au dernier. Il croit que ce qui est dit est dit, et que ce qui est su est su. Ajoutons qu'il a un autre métier, et qu'il n'est point tenu par un temps mesuré, ce qui fait qu'avec l'espoir souvent d'abrégé la leçon, il est conduit aussi bien à la prolonger au-delà du convenable. Or tout métier rétribué est maître de patience ; et il est bon aussi que la cloche mette fin au travail sans consulter le maître ni l'élève. Mais laissons ces difficultés extérieures.

L'enfant ne craint pas ses parents comme il craint le maître. J'ai pu observer que l'élève cesse de craindre le maître dès que le maître fait voir une affection vive. Il est très mauvais qu'un reproche trouble autant celui qui le fait que celui qui le reçoit. Les parents ne sont réellement redoutés que lorsqu'ils parlent au nom d'un sentiment sacré ; et les négligences, qui ne sont point sacrilèges sont aisément effacées par un sourire ou une grâce d'enfant. Le maître rit et la leçon tourne au jeu. L'instruction suppose un genre de plaisir qui est conquis, et qui n'est pas celui du jeu. Aussi ce jeu stérile conduit [préalablement⁷] le père à une sévérité étudiée, qui ne sonne point à l'oreille comme la sévérité du maître ; les sentiments profonds sont contrariés, d'où déjà la colère. Platon remarque que la colère de l'homme s'éveille surtout lorsque la Raison se trouve faible devant le désir.

Il s'ajoute à cela que l'ambition du père est trop vite humiliée ; car il attend trop ; il a trop admiré les premiers éclairs d'intelligence ; il compte trop aussi sur l'affection. En sorte que les fautes de l'écolier, qui à l'école doivent être réprimées et aussitôt oubliées, au contraire dans la famille ne sont ni réprimées ni oubliées. Les fautes sont alors des offenses ; et après avoir passé beaucoup de petites choses, comme on ne peut passer tout, il s'amasse des orages ; il s'élève des colères sans mesure ; il est fait des reproches qui blessent et des répliques qui visent au cœur. D'où de funestes réconciliations ; la grammaire est jetée, ou le violon.

Peut-être faut-il dire aussi que l'enfant, seul en présence d'un maître, est aisément dominé par la timidité, surtout quand des sentiments vifs sont en jeu ; et il faut compter que le désir de bien faire, et⁸ seulement d'être attentif, dispose mal à ce travail délié et libre qui fixe les connaissances. J'ose même dire que la meilleure condition pour apprendre est d'obéir au maître sans juger que la chose ait une importance particulière ; par ces moyens l'attention est portée sur la chose même ; au lieu que les sentiments qui devraient nous porter à faire attention à quelque objet retiennent toute l'attention sur eux-mêmes ; dont le désir et la peur offrent bien des exemples à l'homme le plus raisonnable. Le sentiment donc pèse trop sur une jeune tête. Quelque désir que l'on ait de tout brouiller, il faut convenir que le maître n'aime point du tout ses élèves comme il aimerait ses enfants, et que c'est bien heureux.

*

N°37 - 27 août 1920 (succession Maurice Savin)

De l'Amour et de la Foi

Le type ou modèle de toute société c'est la Maternité, car ici l'égoïsme et l'altruisme se confondent. Toute famille et toute société s'organisent d'après ce modèle des sentiments généreux. Le sentiment qui en approche le plus, mais qui, avec presque autant de force naturelle, est pourtant moins pur et moins fidèle, parce qu'il juge et choisit, c'est l'amour proprement dit. Comme l'amour maternel forme la femme, ainsi l'amour conjugal discipline l'homme, son propre bonheur dépendant alors du bonheur d'un autre être. Et il est vrai que la contagion de ces sentiments forts contribue à transformer en un sentiment humain la faiblesse infantine, qui est d'abord purement animale. Toutefois il ne faut point mépriser cette condition biologique qui nous fait naître faibles ; la nécessité de penser avant d'agir ne

⁷ lecture douteuse

⁸ même *biffé*

pourrait être comprise assez si nous naissions forts ; et il y a toujours de l'enfance dans les idées et dans les sentiments.

Que la maternité échappe à toute règle parce qu'elle est spontanée et sans aucun choix, c'est ce qui est évident. Mais l'autre Amour veut un culte au sens propre du mot ; et voici pourquoi. Supposant le choix à l'origine, il s'imite lui-même à chaque instant et remonte à ses origines, exigeant à chaque instant le choix et la liberté. Erreur redoutable. Car ce qui est choisi est peu de chose en n'importe quel bonheur, comme de jouer du violon ou de conduire un navire ; presque tout est un fruit de volonté. C'est une faible partie du bonheur que celle qui est goûtée immédiatement, comme on goûte le sucre. C'est pourquoi Aristote disait bien que le courage est agréable au courageux, et la tempérance au tempérant, et la justice au juste. "La vertu, a dit Vauvenargues, ne peut faire le bonheur des méchants." Cette loi se retrouve dans l'amour, et l'on pourrait bien dire aussi que la Fidélité est agréable au Fidèle. Il faut donner d'abord.

De quoi la Maternité est le parfait modèle, puisque l'idée de choisir ne peut même lui venir ; il faut donc s'élever du choix à la volonté ; et c'est ce que signifie le serment. L'instinct populaire blâme ceux qui changent de métier, de condition, et même d'opinion. En quoi je reconnais une idée profonde ; car il faut de la Fidélité pour bien jouer du violon, ou, pour bien faire n'importe quoi, et certainement aussi pour bien penser. Nous ne sommes pas ainsi faits que nos actions et nos pensées soient comme un spectacle, tantôt agréable, tantôt désagréable ; tout ce qui est subi est désagréable ; et ceux qui ne savent point digérer l'expérience sans rien changer à leurs premières idées ne peuvent connaître le plaisir de penser. De même sans le serment on ne peut connaître le plaisir d'aimer. Enumérer les raisons que l'on a d'être heureux, c'est le calcul de l'ennui. En toute action il faut vouloir et croire. La Charité est un amour entièrement voulu, que porte l'Espérance ; mais c'est la Foi qui porte les deux. Et la Foi est de volonté ; en quoi elle s'oppose à la croyance, qui n'est que de nature. C'est pourquoi il ne faut point s'étonner que la Foi se passe de preuves. Pour parler exactement, et ramasser l'idée en peu de mots, il faut dire que les preuves de la Foi viennent après la Foi. C'est donc la Fidélité qui est divine ; et c'est la Foi qui est Dieu de ce monde humain. C'est pourquoi la Maternité représente le mieux toute la perfection possible de nos sentiments et même de nos pensées. Et il y a une parenté profonde entre les sentiments religieux et les sentiments familiaux, comme l'histoire des religions le fait voir partout. La doctrine de l'épreuve traduit naïvement ces relations, d'après lesquelles le bonheur est toujours une conquête ; et il est vrai qu'il n'y a point de sentiment fort qui n'ait triomphé des obstacles extérieurs. D'où est tirée certainement l'idée du mérite, qui, même chez les hommes les plus simples, est liée non pas au résultat, mais à l'effort. Joseph de Maistre s'étonnait de ce paradoxe que souffrir est bon et que jouir est mauvais, selon une tradition universelle ; mais de tels paradoxes devraient nous ramener à considérer de plus près la nature humaine ; car elle est non pas insuffisante, mais suffisante, dès que l'on surmonte les lieux communs. Et le mérite signifie que l'action précède tout bonheur ; ce qui met au premier rang la vertu de la Foi, dont la Fidélité est presque synonyme.

*

De l'âme

Toutes nos idées portent la marque de la théologie ; c'est leur marque d'enfance. Que ce soit Descartes ou Helmholtz qui traite de l'âme, ni l'un ni l'autre ne peut jamais se délivrer tout à fait des ombres impalpables, mais à figure corporelle, que l'on voit en Platon, Virgile et Dante. Ce ne sont point là de petits esprits, certes ; et le genre de puissance que l'on prend à les suivre au lieu de les discuter n'est guère mis en doute ; mais il faut en apercevoir les causes, que l'on trouvera expliquées de deux manières et concordantes, en deux penseurs modernes bien différents. Kant, par la seule rigueur de la Critique, aperçoit que l'idée proprement religieuse de l'âme objet, et logée dans le corps comme dans une maison, est source de paralogismes si on la cherche par l'observation, mais directrice au contraire si l'on observe l'homme pensant par elle, et recevant cette idée à titre de préjugé organisateur. Et c'est d'après cette architectonique que Jules Lagneau se plaisait à montrer, dans la psychologie pathologique même, une Physiologie a priori. Comte arrive à la même idée, sans y penser explicitement, et par la force de ses vues systématiques concernant la succession des Trois États ; et, qu'on la rectifie ou qu'on la complète comme on voudra, c'est toujours une idée historique de première importance que celle-ci, à savoir que la pensée spontanée est partout théologique, et que toujours, et même chez les peuplades les moins éclairées, une métaphysique s'élabore en partant de là. Quant au rapport des doctrines métaphysiques avec les hypothèses d'ordre positif, Descartes est un bon témoin, et qui suffit. La réflexion la plus libre, se prenant à cette forte conception, ne peut que lui donner consistance ; si la Pensée n'était pas d'abord Mythologique, terminant d'abord l'idée à tout risque, comment proposerait-elle et maintiendrait-elle ses formes devant l'insaisissable Nature, qui n'en reçoit aucune ? Les idées sont donc toutes, et sans exception, des abstractions de la religion, rectifiées selon l'expérience. Mais, pour mieux dire, l'expérience n'est rien autre chose que cette rectification même ; et il n'y a de fait que par une idée insuffisante. C'est donc bien aux Enfers qu'il faut aller chercher l'idée même de l'âme, sous la conduite du Poète ; et comme Orphée il la faudra ramener sans chercher à la voir en elle-même en la contemplant droit ; car cette forme d'objet n'est pas un objet.

Il faut donc, en d'autres termes, considérer attentivement cette élaboration métaphysique et critique, d'après laquelle l'âme voyageuse des religions est d'abord rattachée au corps humain, puis peu à peu dématérialisée, et toujours insaisissable en soi, comme l'ombre d'Eurydice. L'Anthropologie ne peut être comprise sans cette longue préparation ; et dans le fait ceux qui n'y sont pas initiés, ou bien qui l'ont prématurément méprisée, tombent aussitôt dans quelque piège, comme s'ils cherchent en quel lieu du corps l'âme est logée, ou bien s'ils essaient de concevoir un cerveau pensant ; toujours dominés par cette idée ruineuse que l'âme peut être connue par regard direct. Il faut réellement une profonde culture littéraire, qui vous forme à reconnaître aux fictions justement le degré d'existence qui leur convient, pour arriver à bien comprendre cette condition du savoir humain, qui est que l'expérience ne peut être saisie sans les formes, mais qu'il n'y a point d'expérience des formes, mais seulement une connaissance critique et véritablement négative, par redressement continu de l'illusion mythologique. Platon pense la religion de son temps, et l'âme tantôt prisonnière et tantôt voyageuse. Cette mythologie est la jeunesse de sa pensée ; car toute idée doit naître du mythe. Et appréciez

l'idée d'après l'analyse du *Théétète* sur le cheval de bois ; Platon nous devance encore. Mais aussi prenant élan de cette pensée jeune qui devine avant de savoir ; et c'est par la beauté, alors, que la doctrine tient à la terre. Ce mélange ne s'est vu qu'une fois.

*

N°53 - 10 septembre 1920 (BN Naf 17694, fol. 20)

Des Jeux

Immense sujet, propre à montrer que l'espèce est raisonnable et belle, mais aussi faible et tumultueuse. Il y a un contraste bien frappant entre l'agitation et les cris des enfants en liberté, ce qui finit en batailles, et au contraire les jeux proprement dits, toujours réglés. Les biologistes se sont arrêtés à cette idée que le jeu résulte d'un surcroît d'énergie ; telle est bien la matière du jeu ; mais agitation n'est pas jeu ; brutalité n'est pas jeu. Afin de saisir la forme du jeu, on distingue deux espèces de jeux, les Jeux de cérémonie et les Jeux d'Adresse. Dans les jeux de Cérémonie, la danse, la poésie et le chant se trouvent toujours réunis, et la fin est bien clairement de disposer le corps humain selon une règle commune. "La Tour prends garde" est une sorte de ballet, avec chants alternés, que je n'ai pu observer qu'une fois ; et cela m'a donné à penser que les mœurs réelles de l'espèce humaine ne sont guère mieux connues que celles des oiseaux. En vérité ce spectacle était pour guérir une misanthrope. Une grâce, une pudeur admirables ; une religieuse attention à la loi ; le naturel, l'innocence, et par dessus tout une certaine hardiesse de sentiment, mais sans contenu encore ; c'est une attente ; c'est l'aurore du cœur.

Ce qu'il faut remarquer, si l'on veut saisir la perfection propre à notre espèce, c'est que le naturel n'est tel que composé ; libre, il se corrompt aussitôt sous le regard, par l'instabilité, par l'égaré, par l'emportement. La honte qui accompagne ces désordres, les porte au comble. Il faut observer, et ce n'est pas rare, ce genre d'agitation chez l'enfant isolé et donné en quelque sorte en spectacle. L'âge fait que l'on retient ces mouvements ; mais cette compression fait ressentir et paraître des signes involontaires ; la crainte de ces signes, qui cachent si bien le naturel, est le mal des timides ; et le pire, qui écarte tout remède, est que ces signes désespérés n'ont point de sens. C'est pourquoi le naturel est difficile à montrer. Mais aussi ces jeux chantés, de même que la danse villageoise rendent à chacun la possession de lui-même, donnent enfin assurance à cet orageux cœur humain. C'est par là que l'émotion est élevée au niveau du sentiment ; sans la joie de danser, l'amour ne se délivrerait pas de crainte. Par ce juste pressentiment, ces fillettes étaient délivrées et belles.

J'ai entendu décrire une danse plus sauvage. Le jeu des Aiguilles de bois nous découvre un peu plus cette "folle qui se plaît à faire la folle". C'est un jeu de passages et d'entrelacements, joint à une poésie absurde : "Les aiguilles sont enfilées ; il faut les faire cuire" ; mais en même temps le rythme de la chanson est impérieux et ferme. Sans doute l'esprit se plaît alors à enchaîner cette imagination errante, et à la ramener dans les mêmes chemins, sous l'empire d'une musique inflexible. Ici la Raison reconnaît la Folie, s'en rend maîtresse, et en supporte la vue. Ce jeu serait donc plus profond que l'autre ; il approcherait plus de la sauvage nature ; il oserait représenter en vif l'improvisation délirante, sans que la loi du rythme fléchisse un seul

moment. Dans l'autre jeu, le monstre était plutôt oublié que dompté. Décevant vêtu. C'est ainsi qu'il y a toujours de l'hypocrisie dans le Tragique ; mais dans le Comique, point du tout.

D'après ces deux exemples, il est permis de penser que les jeux de cérémonie essaient d'avance, et sans précaution, les principaux mouvements et les crises les plus communes d'une vie humaine, nouant et dénouant d'après la loi, et avant l'épreuve des forces extérieures, qui instruit toujours mal. Et c'est encore une sorte d'anticipation, étroitement analogue à la formation des idées. Le contour est fermé d'abord, et la forme n'attend plus que le contenu. Ce sont des Idées de Sentiments, à proprement parler ; et chacun par de telles idées saisira sa propre vie, et d'abord l'interroge et en quelque façon l'appelle. Il en serait de ces Idées comme de toutes les idées ; l'enfance les forme, l'adolescence les essaie, l'âge mûr les maintient et la vieillesse les laisse aller devant l'action des forces inhumaines.

*

N°54 - 11 septembre 1920 (BN Naf 17694, fol. 21)

Des Jeux d'Adresse

Il n'y a rien de caché en ces jeux-là, si ce n'est peut-être qu'il faut distinguer travail et jeu ; car les auteurs brouillent aisément les notions, disant que le travail quelque jour sera comme un jeu ; mais, à moins de vouloir prendre les idées générales comme fin des recherches, on ne gagne pas beaucoup à dire qu'une chose est une autre chose. Disons donc quelles sont les différences. Le jeu ne produit rien et ne change rien dans le monde des choses ; vingt parties de ballon ne font qu'user le ballon et la prairie ; le résultat est tout entier dans le joueur, qui est après cela plus fort, plus leste, plus maître de lui-même. La marque du travail, pénible ou non, volontaire ou non, c'est que quelque chose en résulte dans le monde. Je ne dirai pas quelque chose d'utile, car cela est trop peu déterminé. Un jardin à fleurs peut être de luxe ; mais le jardinage n'est jamais un jeu, si ce n'est pour le petit enfant qui plante des brindilles dans le sable selon un certain ordre, cherchant la symétrie ou l'éloignement ; les choses ne sont alors qu'une occasion d'agir selon une règle ; au lieu que dans le jardinage véritable, c'est la chose qui donne la règle ; et c'est une raison décisive, que j'indique seulement ici, pour prononcer que l'art n'est nullement un jeu ; la chasse non plus n'est pas un jeu ; car c'est l'objet qui donne la règle ; mais si des enfants jouent à la chasse, ils conviennent entre eux de certaines règles ; suivre la bête et l'atteindre d'après l'odeur qu'elle laisse et d'après la voix des chiens, ce n'est point jeu ; mais suivre un coureur et l'atteindre d'après les petits papiers qu'il sème, c'est jeu. Cette différence importe beaucoup. Dans tout travail l'homme accepte la règle qu'il connaît faute de mieux ; mais s'il aperçoit un moyen raccourci il le prend ; au lieu que dans un jeu tous les moyens ne sont pas permis, comme on sait ; bien au contraire celui qui joue n'est nullement tenu par les choses ; il n'est tenu que par sa promesse. Si le jeu de cartes est pris comme un travail, il est absurde de vouloir deviner les cartes de l'adversaire quand on peut les voir dans une glace. C'est pourquoi je ne dirai point que les enfants jouent à construire une maison s'ils construisent véritablement une maison ; car il manque alors ce qui définit le jeu, c'est à savoir quelque chose à quoi l'on est tenu, non point par l'obstacle extérieur, mais par sa propre volonté. Si des enfants construisent véritablement une maison, alors il n'y a rien dans leurs actions qui soit permis ou défendu, mais seulement de l'utile, de l'inutile et du nuisible. Si c'est bien ou mal agi, c'est la maison qui en décidera. Tout travail instruit, certes ; mais le

jeu fait apparaître tout à fait autre chose, j'entends l'obstacle invisible qui vient du serment. Si l'on prend la notion par ce côté, on voit qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre les Jeux de Cérémonie et les jeux d'adresse ; l'armature du jeu, dans les deux cas, est d'esprit et de volonté ; comme je m'applique à danser et à chanter selon la règle, ainsi je m'applique à vaincre selon la règle. Et les difficultés résultent alors de la règle. Tout jeu est donc un exercice contre l'emportement. Ceux qui sont dominés par l'amour du gain n'aiment pas les cartes.

Le jeu se distingue du travail encore autrement. La joie que l'on trouve à travailler vient toujours de ce que l'on considère la chose faite, qui sera comme un appui pour la chose à faire ; et cela est surtout senti dans les travaux d'agriculture et de jardinage, et encore mieux par le propriétaire, parce qu'il fonde d'avance un travail sur un autre. Mais cette longue chaîne de travaux commande aussi la prudence, car une faute peut développer de longs et d'immenses effets, par exemple un défrichement sur une pente ; et dans les travaux de l'ambition aussi tout reste et les erreurs s'accumulent. D'où l'hésitation, la crainte et le regret. Au lieu que le jeu est neuf à chaque fois ; le gain d'une partie ne donne point de privilège pour la suivante ; ce qui se voit à plein dans les jeux de hasard, où il est clair que le coup suivant ne dépend pas du précédent. Mais dans tous les jeux d'adresse il en est ainsi ; c'est pourquoi la volonté s'y trouve armée contre les pressentiments d'imagination. L'action est jeune, allégée, et libre. On comprend donc que le travail, même s'il est volontaire et agréable, n'est pas un jeu pour cela. Les idées se déterminent, dès qu'on y fait attention, et les mots retrouvent leur sens naturel, qui les arme contre la fantaisie.

*

N°55 - 12 septembre 1920 (BN Naf 17694, fol. 22)

De la Chance

Voilà une idée profondément cachée, pourtant réelle et émouvante pour chacun. Je n'y veux toucher qu'avec précaution. Je remarque d'abord que l'idée de chance n'est pas une idée d'enfance, ni même de jeunesse, mais plutôt un fruit de l'expérience. Au reste, j'en dirais autant des superstitions, qui sont toutes les marques de l'âge et les étrivières de l'expérience. L'idée de la chance est celle d'une suite d'essais, constamment favorables ou défavorables, sans qu'on puisse apercevoir comment un essai dépend de l'autre. Et il me semble que les jeux ne peuvent point donner cette idée-là ; ils la repoussent au contraire ; et toutes les difficultés de la question viennent sans doute de ce mauvais mélange, qui occupe les méditations des joueurs endurcis. Le jeu, par ses lois propres, écarte tout à fait cette idée qu'un essai dépend du précédent, puisqu'à chaque partie tout est remis en place. Et la jeunesse y trouve, au contraire, de quoi nourrir l'espérance, si naturelle à cet âge ; au reste les merveilleux effets de l'entraînement, dans les jeux suivis de l'adolescence, doivent⁹ écarter tout à fait l'idée d'un mauvais sort. Toutefois les jeux de hasard n'offrent point ce secours à l'imagination, puisqu'une longue pratique n'y peut donner aucune assurance ; mais du reste il est évident pour tous, en ces jeux-là, que le coup suivant ne dépend pas du précédent. Ce n'est donc point de là que l'idée d'une chance bonne ou mauvaise peut être prise ; mais aussi ces jeux-là ne repoussent point absolument une telle idée. Retenons cela.

Au contraire, dans les travaux entrepris sur l'ordre humain, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de plaire, de persuader et enfin d'avoir du crédit, la chance joue. Par l'opinion, et voici comment. C'est déjà beaucoup que les autres nous jugent naturellement sur les effets, et attendent de nous quelque chose qui ressemble à ce que nous leur avons déjà montré. Les affaires humaines dépendent de tant de causes, dont beaucoup ne se voient jamais, que la pratique conduit à juger des moyens de l'homme d'après le succès. C'est ce qui donne déjà un immense avantage pour le second coup si l'on a gagné le premier ; et l'effet inverse est encore plus puissant, parce que les hommes d'âge, dont tout dépend, sont plus sujets à se défier qu'à se fier. C'est pourquoi l'ambitieux marche naturellement de succès en succès et de revers en revers. Mais surtout l'ambitieux le sait; il prend confiance par la confiance d'autrui, et défiance par la défiance. Le moindre succès le rend plus décidé, et en même temps plus agréable à voir ; les échecs aigrissent et rendent maladroit, hésitant, et en même temps odieux à voir ou tout au moins importun. Les causes de l'ordre extérieur et même de l'ordre humain considéré en masse, sont ici indifférentes par leur variété et leurs inépuisables combinaisons ; aussi l'imagination, qui joue de visage à visage, règle seule ou presque les démarches de l'ambition. Ce n'est plus un jeu. La jeunesse mûrit toujours trop vite, et souvent mal, aux jeux de la gloire, de l'envie et de la pitié. Vient alors l'idée d'attendre la chance, de la suivre, d'en profiter, ou bien de l'accuser, ou bien d'y céder ; et il reste, dans l'expérience de l'homme mûr, l'opinion qu'une suite de succès annonce encore d'autres succès, et une suite de revers d'autres revers ; opinion que les jeux d'adresse repoussent, parce que les causes sont connues et aussi les remèdes, mais que les jeux de hasard ne repoussent point, parce que les causes des événements y sont tout à fait inconnues. D'où les joueurs viennent à croire que le gain et la perte vont par séries, et donc qu'il y a une raison de parier pour l'un ou pour l'autre. Je ne puis expliquer autrement cette idée ridicule, et si commune, d'après laquelle un résultat, considéré dans une seule expérience, est plus ou moins probable qu'un autre.

*

N°58 - 16 septembre 1920 (BN Naf 17694, fol. 23)

Du travail écolier

Le travail écolier est comme intermédiaire entre le jeu et le travail proprement dit. Car d'un côté il n'aménage pas d'objet dont personne puisse se servir ; tout le profit est dans l'action même. Mais d'un autre côté il se trouve placé toujours au-delà des forces de l'enfance ; elle n'y peut réussir seule; et cela est sans fin, parce que ce qui est acquis est aussitôt moyen pour acquérir davantage ; et c'est une des raisons pour lesquelles le travail écolier n'est jamais volontaire ; je dirais même que la contrainte y est caractéristique ; c'est ce que méconnaissent beaucoup de ceux qui traitent de l'éducation. C'est pourquoi il me paraît utile d'examiner la chose de près.

Dans un enfant je remarque toujours une disposition du corps, qui traduit le pouvoir de croissance, à se mouvoir avec une vivacité et même une violence qu'aucun autre âge ne retrouve. Toujours aussi, j'y remarque une ambition d'esprit non moins décidée, qui dépend des mêmes causes. L'enfant n'est jamais établi dans son être ; il est porté hors de lui-même par un développement continu et rapide ; et l'exemple de ce qu'il deviendra lui est toujours

⁹ le manuscrit donne « doit »

présent en ses parents, et toujours admiré ; aussi ne regarde-t-il point en arrière, mais désire être homme, et se précipite là ; être important, être écouté, savoir, pouvoir et conseiller à son tour telle est son énergique pensée. Et cela donne toute prise sur lui. Mais l'agitation corporelle l'emporte toujours sur ce goût du sérieux, qu'il a pourtant. En ces deux termes tient tout le problème de l'instruction. Qui tient bien ces deux termes aura la fermeté convenable, qui est justement ce qui manque à l'enfance, ce qu'elle reconnaît, et ce qu'elle respecte.

La première faute est de faire l'enfant pour instruire l'enfant, j'entends de vouloir dissimuler le sérieux et, comme on dit, cacher la leçon sous des fleurs. L'enfant méprise cela ; même si la leçon en forme de jeu répond à ses ambitions d'esprit, il ne peut jamais le croire. L'idée qu'il n'est pas difficile de s'instruire et que l'on peut s'instruire en badinant est entièrement étrangère à tout enfant. Ces essais font scandale ; au lieu de sourire, il rit, et l'agitation l'emporte. Si vous voulez répondre à ce qui est en lui de profondément sérieux, soyez sérieux ; sans autre appât ; le sérieux suffit. Et non pas sérieux par un graduel passage, mais subitement sérieux. Ceux qui sont du métier vous diront que si le silence et l'ordre ne s'établissent pas subitement et sur un signal, ils ne s'établissent jamais. Loin donc que la leçon ressemble au jeu, comme les rêveurs de tout temps l'ont voulu, il faut que la leçon fasse subitement contraste avec le jeu. C'est pourquoi l'on voit que le père ou le précepteur, qui trouvent dans la promenade l'occasion d'une leçon imprévue, ne sont jamais écoutés. L'entrée en classe, le silence, l'attitude, tout fait cérémonie ; et l'enfant le plus rebelle est alors dominé par l'exemple ; c'est pourquoi rien ne remplace l'école.

Ces remarques suffisent pour mettre en garde contre des systèmes séduisants, où l'enfant ne cesse jamais de jouer, et où la chose enseignée est si bien mise à son niveau qu'il la sait avant de l'avoir seulement remarquée, comme l'enfant apprend l'anglais avec sa nourrice. Mais cet exemple conduit naturellement à d'autres raisons encore plus cachées, et qui conduisent à se défier du mouvement libre et des improvisations, dès que l'on voudra réellement instruire. Si le moyen de la Culture est l'étude de l'expression la plus serrée, la plus riche et la plus forte, il est clair que les conversations, même les mieux réglées, y sont tout à fait contraires. Nécessairement comme le principal objet, qui est le mot, ne fait jamais que passer, comme une expression corrige l'autre, et que beaucoup d'expressions faibles accumulées conduisent enfin à une espèce de succès, l'enseignement tombe au niveau de la conversation la plus plate. Je ne vois que la récitation, la lecture, l'écriture, la traduction qui puissent fixer l'attention sur des mots pris dans leur sens le plus plein et le plus fort. À quoi l'étude des auteurs éprouvés réussit seule, et la plus scrupuleuse sévérité de l'Humaniste.

Mais croit-on que l'enfant s'y mettra de lui-même et par naturelle curiosité ? Outre que le désir est aveugle, et que tout plaisir solide veut d'abord qu'on prenne de la peine, l'enfant est ainsi disposé, par ce corps remuant, que le goût du sérieux est toujours vaincu s'il n'est aidé. De là sans doute ce sentiment de mépris décidé à l'égard du maître qui ne sait maintenir le sérieux et l'ordre. L'enfant se livre aux jeux et au tumulte, mais il ne s'en contente point. Ce n'est qu'une partie de sa nature, et forte, et qui n'a pas besoin de secours ; mais l'autre partie demande secours.

*

De l'Attention

Les auteurs ont décrit une attention crispée ; je veux signaler une attention déliée. En tout exercice on remarque au commencement une tension et raideur qui rend maladroit. Il faut pourtant que l'on arrive, comme les maîtres le répètent, à ne jamais serrer l'archet ou le fleuret, même dans la force. Mais la pensée ne veut pas moins de souplesse que l'escrime ou le violon. C'est pourquoi ce n'est pas une bonne disposition que d'être attentif passionnément ; et ces visages parlants qui semblent tout saisir sont bien trompeurs aussi ; mais l'on s'y laisse toujours prendre. Je me souviens d'un garçon qui ouvrait de grands yeux et qui faisait oui de la tête ; voilà un auditoire agréable ; mais il ne comprenait jamais rien. Cette avidité de savoir est le premier moment ; mais elle doit être surmontée. La condition humaine est telle que tout état passionné et tendu occupe assez l'esprit pour le détourner de tout autre objet ; et c'est ce que savent bien les faiseurs de tours, qui profitent de cette avidité impatiente pour tromper comme ils veulent. Aussi ne voit-on pas que le bon pilote fasse jamais attention ainsi, ni le bon chirurgien, ni aucun de ceux qui mesurent les choses et règlent leurs mouvements selon l'objet. Et je crois que Molière, quand il observait, ne pensait pas tant à observer. Beaucoup d'enfants, et parmi les plus dociles, sont souvent paralysés et comme médusés, surtout si on leur parle avec solennité et longtemps, par cette volonté de faire attention. Disons une fois de plus qu'il est difficile de vouloir.

Il faut assouplir ce paquet de muscles ; à quoi l'action réussit toujours, et réussit seule. Et là se trouve la raison pour laquelle on apprend plus aisément un métier qu'une science. Mais tirer de là que l'école doit ressembler à un atelier, où l'enfant manie continuellement des choses, c'est aller trop vite. J'ai essayé d'expliquer pourquoi l'activité technique ne donne point d'idées. D'un autre côté la culture ne peut se prendre en écoutant et dans cette immobilité de fausse attention qui vide l'esprit. Nul homme ne sait écouter ; c'est pourquoi l'art de la conversation est purement imaginaire ; on dit qu'il se perd ; mais je crois qu'il n'a jamais existé ; la conversation, en mettant tout au mieux, est une récitation de politesse, agréable, mais non instructive. Et chacun a pu remarquer qu'elle descend vite au plus bas, quelque effort que l'on fasse.

Il reste un genre de travail dont les ateliers des peintres peuvent donner quelque idée, et par quoi l'ambition et la prétention sont promptement effacées, comme par une gymnastique manuelle. Le mieux est que l'enfant écrive sur son ardoise s'il compte, ou bien copie, ou bien s'exerce à joindre des mots pour former un sens, ou encore récite en quelque sorte par écrit. Cet art de délier l'attention par le seul travail des mains qui s'accorde aux idées, est assez neuf et mal connu. Personne ne peut croire, s'il ne l'a essayé, à quel point même le travail de copie dénoue l'attention animale, et, dispersant d'abord l'esprit en apparence, le ramène à l'objet principal, même sans qu'il y pense, mais pourvu que l'on se garde d'abord de cette écriture précipitée et informe, toujours signe d'une pensée servile et qui ne sait pas vouloir. Par ces moyens, et pourvu que le travail de chacun soit d'instant en instant surveillé, corrigé, aidé, surtout dans les commencements, vous ne trouverez guère d'esprits bouchés. D'autant que la vraie Culture se donne toute à la piété, que les premiers effets en sont insensibles, et que jamais il ne s'offre aucune difficulté qui arrête net ; après quelques années de ce patient labourage, vous viendrez aux sciences, en suivant naturellement l'ordre de l'abstrait au concret, que nous dicte l'histoire du développement humain ; à ce moment l'enfant saura un

peu ce que c'est que faire attention et comment un travail presque matériel y conduit naturellement. J'ai toujours vu cette simplicité et cette sécurité chez les meilleurs écoliers, sans aucun effort, et sans fatigue.

*

N°60 - 19 septembre 1920 (BN Naf 17694, fol. 25)

Des Aptitudes¹⁰

C'est un grand pouvoir, et presque scandaleux, que celui qu'on prend sur l'enfance, en osant lui dire qu'elle est menteuse, hypocrite, ingrate, méchante, ou mal douée pour les lettres, les sciences ou n'importe quoi. Comme l'enfant n'est jamais fixé dans un caractère, mais qu'il est livré à l'humeur, de tels jugements le trouvent désarmé, et bien plus aisément convaincu qu'on ne croit. Chacun peut comprendre que vouloir sans espérer n'est pas vouloir ; mais ce qui est encore vrai de l'homme le plus ferme, qui a toujours besoin d'être admiré, est bien plus vrai de l'enfant, qui attend tout de ce monde humain qui est son univers. Tous ceux qui ont réfléchi sur leurs souvenirs d'enfance savent que l'enfance est prompte au désespoir. Et c'est une raison de ne jamais dire à l'enfant ce que l'on pense de lui ; mais il serait meilleur encore de n'en rien penser du tout ; d'abord parce que tous ces jugements sont incertains, par la nature même de l'enfance, qui est en continuel développement, et qui montrera toujours quelque chose de ce que l'on espère, si l'on espère fermement ; aussi parce que l'opinion que l'on forme se traduit inévitablement par un geste, par un regard, par une préférence ou une négligence qui ne toucheront pas moins que des paroles.

L'affection, il est vrai, porte à espérer beaucoup d'un fils ; mais ces sentiments vifs ne vont point sans passion ; qui espère passionnément est aisément déçu, et se porte aux extrêmes. Et cette improvisation du sentiment qui se donne carrière dans la vie familiale, par le mépris de toute politesse, n'est pas toujours d'un bon effet. Les caractères sont nommés et fixés sans prudence ; et les jeunes époux sont souvent les premières victimes de cette comédie familiale, où chacun joue naturellement le rôle que les autres lui donnent. Il est vrai que l'amour permet beaucoup et pardonne beaucoup ; mais l'enfant n'est pas assez fort pour pardonner ; et j'ai observé en beaucoup une singulière rancune qui maudit soi et les autres, et punit l'injustice en lui donnant raison. À quoi il est poussé aussi par l'imitation des sentiments, et ce mal n'est pas grand si l'enfant est jeté dans la libre et bruyante vie de l'école s'il se trouve heureusement jugé par un homme qui ne l'aime point particulièrement, et seulement sur ses œuvres. Ces froids jugements corrigent presque toujours fort à propos les jugements passionnés de la famille.

La nature intime de chacun lui est donnée, j'en conviens ; il la développera, mais il n'en sortira point ; c'est pourquoi il n'est pas tant utile de la dessiner d'avance afin de lui appliquer le traitement que l'on croit convenable. Mais ce que l'on oublie c'est que toute nature est de richesse inconcevable, et enferme toujours en ses défauts le genre de perfection dont elle est capable. On dit souvent d'un enfant qu'il a été mal pris ou mal compris ; mais cela vient de que l'on prétend le comprendre et le définir ; et c'est une faute que l'on remarque plus souvent dans la famille qu'à l'école. Le maître est heureusement conduit à offrir à tous en commun une

¹⁰*Titre primitif biffé* : Caractères

culture commune, qui est elle-même assez riche pour que chaque nature y trouve à prendre. Et de toute façon c'est par l'universel humain que l'individuel s'affermira en lui-même. Ceux qui craignent que la culture commune ne développe pas assez l'originalité de chacun pourraient bien craindre aussi que l'écrivain ne soit détourné de ses créations propres par la nécessité d'écrire dans la langue commune et avec les mots de tout le monde. Mais au contraire la nature individuelle que rien ne peut vaincre, se manifeste par ces moyens. Un paradoxe est ici caché, auquel on n'échappera point, c'est que c'est par l'Humanité que l'individu se forme, ou, avec d'autres mots, que c'est par la pensée universelle que se déterminent les pensées individuelles, et enfin les plus rares sentiments. À quoi il faut se fier ; et, au lieu de former l'enfant d'après ses aptitudes, sur lesquelles chacun se trompe et lui-même plus encore, il faut le développer hardiment d'après le modèle humain commun, ce qui justement fera paraître les aptitudes. Bref le choix d'une carrière doit suivre la culture, non la précéder.

*

N°62 - 24 septembre 1920 (BN Naf 17694, fol. 26)

Des exercices de Jugement

Je ne crains pas qu'on néglige maintenant et dans les écoles cette partie de l'éducation qui est gymnastique et qui donne l'adresse et la grâce. Mais il faut penser aussi à la grâce de l'esprit, qui est liberté. Non pas toujours apprendre, c'est-à-dire recevoir des idées toutes faites, mais quelquefois aussi inventer et se risquer. Sous ce rapport les traditionnelles leçons de choses sont peut-être ce qu'il y a de pis. Car il ne peut y avoir alors d'erreur que sur le nom, et jamais sur la chose ; et si l'on passe aux causes supposées, il faut que l'enfant reçoive Physique et Chimie comme elles sont ; il ne peut les inventer. Mais dans les sciences plus abstraites des nombres et des dimensions on trouvera l'occasion d'exercer le jugement de l'enfant, selon ses forces, et sans craindre les divagations. Toute opération d'arithmétique est mécanique ; les grosses erreurs n'y sont pas plus aisées à éviter que les petites ; et comme il est bon d'un autre côté que ce mécanisme soit sûr et rapide, je vois que le jugement va s'y endormir. Il devrait être de règle qu'avant toute opération l'enfant apprenne à déterminer, par l'ensemble des grandeurs, l'ordre de grandeurs qu'il doit trouver, en d'autres termes combien il aura de chiffres dans la partie entière, et quels seront les premiers à gauche. Remarquez que cette pratique n'est pas mauvaise non plus pour les hommes, et que tous ceux qui se forment dans les affaires réelles apprennent toujours à évaluer un résultat en négligeant les petites erreurs, et en ne faisant attention qu'aux grandes. Ici s'exerce le jugement ; l'idée mécanique donnera le résultat exact ; et l'expression d'idée mécanique n'est pas trop forte, puisqu'il y a des machines à compter. Mais l'évaluation ne cherche qu'un résultat à peu près, qui suffit pour les décisions. L'attention a pour fin dans ce cas-là non pas d'éviter toute espèce d'erreur, mais de marquer les limites des erreurs que l'on peut se permettre, et qui dépend des quantités considérées. Un projet de budget de plusieurs milliards peut négliger les centaines de francs. Un devis peut négliger les francs jusqu'aux centaines ; un budget hebdomadaire de famille peut négliger les francs, et ainsi du reste. Et c'est une occasion de mieux apprécier la vraie méthode et le rôle du calcul mental, qui commence toujours par la gauche, c'est à dire par les unités les plus importantes. L'exercice scolaire auquel je pense serait une application du calcul mental. Les notes des fournisseurs donneraient un exemple excellent de ce genre de

problèmes ; car si on les vérifie du regard à un franc près, cela suffit. Bonne habitude, et mouvement humain dans le sens plein ; un grand Jugement ne s'arrête pas aux petites choses.

Les lignes, les surfaces et les volumes offrent encore une autre occasion d'évaluer, l'évaluation précédant la mesure. Ici la chose pose un problème, mais ne le résout pas. Evaluer la longueur d'une table, la distance d'un arbre à un autre, la surface d'un tableau, le volume d'une caisse, d'un carton à chapeau, d'un verre, d'une bouteille ou d'une soupière ; comparer notamment la capacité des récipients les plus divers, et vérifier l'évaluation par l'expérience, c'est une occasion de définir les pièges de l'apparence. Et même les dispositions propres à tromper, comme les verticales comparées aux horizontales, les perspectives décevantes; les jeux de lumière et de couleur qui font croire que deux grandeurs égales sont inégales, ou que deux parallèles s'écartent, enfin tout le jeu des illusions, tout cela est convenable à considérer dans le jeune âge. Je crois même que les spectacles des Illusionnistes sont excellents pour l'esprit, dès qu'on arrive à surprendre ou seulement à soupçonner quelle est la cause de l'erreur. Et le défaut des leçons de choses à proprement parler est au contraire que c'est toujours l'apparence qui instruit, sans qu'on apprenne jamais à s'en défier. Je suis assuré que ces exercices contre les apparences les plus simples et les plus aisées à vaincre forment mieux l'esprit que ces visites de fermes ou d'usines d'où l'on ne retient, avec quelques mots nouveaux, que les premières apparences.

*

Sans numéro – 28 septembre 1920 (BN Naf 17694, fol. 27)

De l'art de pardonner

Une fillette de neuf ans allait au collège deux fois par jour, écrivait ses devoirs sur la table à manger, apprenait ses leçons en chemin et ne réussissait guère. Cela est assez commun et ne mérite point l'anathème. Mais elle s'avisa, pour échapper aux reproches de sa famille, de changer les notes sur son carnet d'écolière. Quand tout se découvrit, il y eut de violents discours à la maison. Mensonge, et, ce qui est pis que mensonge, faux. Elle dut reconnaître qu'elle était pis que paresseuse, à savoir menteuse, hypocrite et sans cœur. Une vive correction imprima fortement ces vérités dans son jeune esprit. Le papa était, qu'il le sût ou non, de l'école de Locke, qui veut que l'on rosse vigoureusement l'enfant menteur. La porte de sa chambre fut fermée sur le désespoir enfantin, chose noire. On ne sait jamais si la peine vient du châtiment, ou d'une profonde sympathie pour celui qui l'inflige ; et la conscience, à ces âges-là, n'est sans doute que l'imitation d'une croyance forte. Les sentiments forts nous aveuglent tous. Pour éviter de nouvelles souffrances, elle ne chercha rien de mieux que de falsifier ses notes plus habilement. Mais comment tromper un père qui n'attendait plus rien de bon ? Cette fois-là, après l'avoir bien battue et mise au pain sec, notre homme vint chercher des consolations et des conseils auprès de la grande maîtresse. Celle-ci, parce que ses affections n'étaient pas en cause, prit le temps de réfléchir. Finalement les faits furent soumis au jugement d'un homme prudent, qui avait beaucoup réfléchi sur toutes ces choses. Et je rapporte ici son discours, qui peut être utile à beaucoup.

« L'affaire, dit-il, est mal engagée. Les affections familiales s'y sont mises. L'amour tourne en haine, et colère engendre désespoir. Vous n'en sortirez ni par les reproches ni par les

exhortations, ni même par le pardon. Il faut effacer cette mauvaise page, comme quelque chose qui n'a point de sens. Comment ? N'en jamais plus parler. Supprimer le carnet de notes pendant trois mois. Agir enfin comme si cette enfant vous était inconnue. Obtenir du père, par votre autorité, ce crédit de trois mois. Dire à l'enfant, avec le moins de mots possibles, qu'il y a malentendu en tout cela, et qu'il n'y faut plus penser ; que tout ira bien. Surtout sans ombre d'un reproche ; cette enfant, selon la vraisemblance, s'est traitée elle-même et jugée, comme nul ne peut traiter et juger aucun de ses semblables ; mais j'espère qu'elle oubliera si on l'y aide". Il se tut un moment, et ajouta encore ceci : "Il faut de la grandeur véritable avec les enfants ; il faut une certitude inébranlable à l'égard de ce qu'ils ont de bon, et l'oubli du reste. Expliquez bien cela au père, et que sa fille attend tout de lui, bonheur et malheur, et qu'il n'use pas sans réflexion ni retenue de ce terrible pouvoir. Ce n'est pas, dit encore cet homme prudent, que l'on puisse tout permettre. Mais j'ai souvent admiré dans l'*Émile* cette vue profonde que lorsqu'on prend le parti d'empêcher par la force, ce qui n'exige aucune violence, il faut se garder de blâmer en même temps. Car, dit cet auteur, la contrainte n'est nullement ambiguë ; elle est ce qu'elle est ; la réflexion se termine là ; au lieu que le blâme, qui touche les passions, produit des opinions fausses, souvent funestes dans la suite."

Je reviens à la fillette. Le conseil fut suivi. Le résultat n'eut rien de brillant ; les études allèrent cahin-caha ; les notes furent souvent médiocres ; mais il ne fut plus question de mensonge ni de menteuse, ni d'enfant dénaturée. La fillette grandira, sera mère à son tour ; et, comme il arrive toujours, elle aura tiré de ses études bien plus de profit qu'on ne pourrait croire. Mais je ne vais pas jusqu'à espérer que ce drame enfantin lui reste en la mémoire ; et ses propres enfants seront bien capables d'irriter encore jusqu'à la colère ce grand amour qu'elle aura pour eux. Tout est toujours à recommencer, comme disait Socrate ; et une idée juste ne sert jamais qu'une fois.

*

Sans numéro – 3 janvier 1921 (BN Naf 17694, fol. 28)

Du Progrès

J'ai pris dans Auguste Comte une idée de première importance, mais que les Politiques n'ont point voulu entendre. Et je veux la considérer maintenant dans son énoncé abstrait qui est que les variations d'un système compatibles avec l'existence du système sont d'autant plus amples que le système est plus complexe ; et cette première vue nous donne espoir de modifier assez la nature humaine et l'organisation politique. Mais il est inutile d'appuyer beaucoup là-dessus, car les réformateurs inclinent communément à penser qu'on peut changer beaucoup l'une et l'autre. L'idée complémentaire, qui a bien mieux assuré mes espérances, est que les variations possibles sont toujours très faibles par rapport à l'ordre et qu'elles suffisent. Sans m'embarrasser de preuves abstraites, je vais aux exemples. Il y a peu de différence entre le régime de la fièvre et le régime normal ; il y a peu de différence entre l'inflammation locale qui engendre un abcès et la régénération normale des tissus ; les mêmes lois d'équilibre s'y font connaître, comme Broussais l'avait vu. Et les remèdes, non plus, n'apportent qu'un faible changement dans l'état de maladie ; et ce changement suffit pour la guérison. La constance des formes vivantes doit être ici considérée et reconnue, contre les jeux d'imagination, qui ne font voir que les changements. Le chien dressé est toujours limité par la même peau, soutenu

par le même squelette et servi par les mêmes muscles. La différence du guet sauvage à l'arrêt ne change pas la structure. Brutal ou généreux, menteur ou circonspect, vaniteux ou retenu, belliqueux ou dévoué, avare ou prévoyant, c'est toujours le même homme ; et je n'ai pas besoin de lui supposer trois yeux, deux têtes ou quatre bras pour l'amener à la vertu qui lui convient. Clovis est beau lorsqu'entendant conter la Passion du Christ il s'écrie : "Si j'avais été là avec mes Francs".¹¹

L'honneur nourrit les guerres. Et n'espérez pas que vous changerez beaucoup les réactions de l'honneur. Mais que seulement le tribunal des femmes, sans cesser de suivre ses principes constants, méprise désormais ceux qui ne mettent pas de leur personne au poste le plus dangereux, l'âme de la guerre est morte. Le droit de propriété conduit à de grands abus, mais il tient au travail même par des liens forts, aussi bien que la main est attachée au bras. N'essayez pas d'être chirurgien ; médecin vaut mieux. Que ceux qui travaillent méprisent en action les plaisirs des riches, les vaines parures, enfin tout l'étalage, et par cela seul la richesse n'est plus qu'un bien commun rassemblé sous l'administration des plus habiles, mais inévitablement pour la sûreté et le profit de tous. "Au lieu de discuter stérilement sur l'origine des richesses, dit notre philosophe, il faut en régler l'emploi". Le pouvoir, qu'il vienne (*le texte s'interrompt au bas de la page dont le verso est blanc*)

*

« ... des pièces propres à nous éclairer, voire à enrichir notre moisson. »

Préface de S.S. de Sacy à *Études*

L'esquisse de 1920

Les vingt chapitres, qu'on a pu lire pour la première fois dans ce Bulletin, ont échappé aux diverses publications de Maurice Savin et Samuel Sylvestre de Sacy qui firent connaître, il y a trente ans, les travaux d'Alain préalables à l'édition originale des *Idées et les Âges*. Samuel Sylvestre de Sacy fut, en effet, le premier à porter son attention sur la composition de cet ouvrage, d'abord dans sa fort belle édition du Club du meilleur livre en février 1961, puis en 1968 dans l'introduction d'*Études*, volume 160 de la collection de poche *idées nrf*, où il rassemblait « trente neuf textes pratiquement inédits¹² », appartenant à la gestation. Il admit alors l'existence d'une ou plusieurs rédactions préalables. « Nous ne savons rien aujourd'hui, écrivait-il, du degré d'organisation auquel il [Alain] songeait alors, sérielle comme dans *Mars* ou hiérarchisée comme dans les deux autres ouvrages. Peut-être verrons-nous surgir de

¹¹ *Le paragraphe suivant est biffé* : Suivant, avec Comte, cette idée dans ses applications politiques, j'en viens à concevoir une société meilleure qui ne diffère pas beaucoup de l'ancienne. Faites des mêmes hommes, oui, des mêmes barbares, des mêmes Romains inflexibles, des cerveaux, des cœurs et des muscles comme ils étaient il y a dix mille ans, comme ils seront toujours ; avec des marchés, de l'argent, des temples, des écoles, des chefs, des riches, des ambitieux, des paresseux, des brutaux, comme on a toujours vu. Sous cette forme monarchique que toute société retrouve aussitôt, quelque secousse que la violence lui imprime. Oui, avec l'ignorance de presque tous, avec la vanité de tous, avec cette mobile imagination qui les porte à tout croire et à tout craindre, avec la naïveté et la colère de l'âge de la pierre ; avec l'imitation, la convoitise, la peur, l'espérance, avec tout ce qui a fleuri dans l'an de malheur 1914, et par des changements à peine perceptibles je crois qu'on peut faire une société pacifique, juste et sage, non pas absolument, mais bien au-delà de ce que les réformateurs vous font espérer.

¹² le « pratiquement » tenait compte des publications en revue qui avaient déjà fait connaître ces textes : *NRF*, octobre 1921, février 1926 – *Navire d'argent*, décembre 1925 – *Mercur de France*, juin 1959 : cf. tableau complet de la 1^{ère} rédaction.

collections et archives privées, ou même des dossiers du Vésinet (pourtant explorés déjà avec une attention toute dévouée), des pièces propres à nous éclairer, voire à enrichir notre moisson. Du moins sommes-nous assurés que la première rédaction ou les premières rédactions conservaient la coupe rapide, brève et brisée des Propos : c'est celle des textes témoins qui subsistent (...) ».

Le recensement des papiers d'Alain, repris systématiquement au cours de ces vingt dernières années, a effectivement fourni des documents qui permettent de compléter les « textes-témoins » et sinon de restituer du moins de cerner le projet initial d'après la première rédaction suivie datant de 1920. L'intérêt en est plus qu'anecdotique. Car la gestation de six ans, d'où sortirent *les Idées et les Âges*, fut une expérience décisive dans la conscience de cet art de la prose qui gouverna désormais les œuvres majeures écrites jusqu'en 1937. En même temps qu'Alain abandonnait le module du « Propos » qui avait jusqu'alors rythmé son écriture, il entraît irréversiblement¹³ dans la création littéraire s'élevant au-dessus des passions politiques qui l'avaient suscitée – ce qui signifie pas qu'elle les avait éteintes.

C'est dans une lettre à Madame Morre-Lambelin du 5 septembre 1920 que nous trouvons la référence explicite au livre à quoi Alain travaille depuis le 25 juillet : « *maintenant que j'ai un titre* 51 chapitres sur les idées et les âges *je suis conduit naturellement à choisir un peu. Indique-moi aussi des sujets, et Lina [sœur de Marie Monique Morre-Lambelin] aussi. Ce sera fini pour octobre* ».

« *maintenant que j'ai un titre ...* » la mention sibylline - qui valide sa déclaration à Frédéric Lefèvre en 1927 : « *je peux bien vous dire qu'il fut esquissé aussitôt après la guerre, et que le titre en était déjà trouvé* » - suggère qu'Alain a commencé à écrire avant d'avoir arrêté le cadre précis de l'ouvrage entrepris. À dire vrai, le 25 juillet 1920, au moment où s'amorce ce travail, il s'agit moins pour lui de commencer que de continuer à écrire sur la lancée des chapitres quotidiens dont il vient de compléter du 4 au 23 juillet sa nouvelle rédaction de *Mars ou la guerre jugée*¹⁴, manuscrit aussitôt porté à Gaston Gallimard. C'est d'abord par cette constance du geste d'écrire jointe à l'interdiction de défaire ce qui est fait, que du 25 juillet au 28 septembre 1920, il poste à Madame Morre-Lambelin, qui passe l'été dans sa famille, quelque soixante chapitres. Le nombre de 64 nous est indiqué par la numérotation que l'indispensable lectrice et secrétaire a portée sur les manuscrits qu'elle a conservés, classés et datés, avant qu'ils soient dispersés. Nous en identifions aujourd'hui 57 ; et en y adjoignant deux chapitres parus dans la *Nouvelle Revue Française* nous pouvons approximativement reconstituer aujourd'hui l'esquisse dont sortirent six ans plus tard *les Idées et les Âges*.

Au 5 septembre Alain avait déjà envoyé du Vésinet quarante-cinq chapitres. Le libellé du titre n'apprend manifestement rien à Madame Morre-Lambelin. Il est calqué sur le modèle des *Quatre-vingt un chapitres sur l'esprit et les passions*¹⁵ dont la réédition est alors engagée avec Camille Bloch. En revanche, la fonction limitative que prend ce titre - « *je suis conduit*

¹³ mais non sans l'assurance prise de quatre livres rédigés depuis 1916 : *De quelques-unes des causes réelles de la guerre entre nations civilisées* en 1916, *Quatre-vingt un chapitres sur l'esprit et les passions*, à la suite, *Système des Beaux-Arts* en 1917 et 1918, *Mars ou la guerre jugée* en 1919 et 1920.

¹⁴ Écrit du 10 janvier au 3 novembre 1919 et complétée du 4 au 23 juillet 1920, le livre paraît à la NRF Gallimard en 1921.

¹⁵ si bien calqué d'ailleurs qu'on pourrait supposer une erreur de transcription d'un 8 en 5, si Madame Morre-Lambelin, huit ans plus tard, ne le confirmait en toutes lettres sur une chemise où elle a inséré les quinze chapitres parus en décembre 1925 dans le Navire d'Argent sous le titre HUMANITÉS et sur laquelle elle précise au crayon : « le premier projet avait été *Cinquante et Un chapitres sur les Idées et les Âges* ».

naturellement à choisir un peu. » - suggère qu'Alain suivait jusqu'alors librement les voies qui s'ouvraient à lui et elle marque son intention de boucler son parcours. S'il faut « *choisir un peu* », c'est pour compléter et clore les suites, autrement dit veiller à l'ordre dans lequel tous ces chapitres mis ensemble feront un tout. Alain a souvent répété que l'ordre importe moins que la matière ; cela signifie que l'ordre doit sortir de la matière, et certainement pas qu'il est indifférent. Il importe, au contraire, de trouver une liaison naturelle qui dispose le lecteur à rejoindre selon son mouvement propre ce qui lui est offert à penser. Cet ordre n'est plus le simple enchaînement logique des textes mais plutôt leur mise en consonance, selon le mot d'Aristote qu'Alain se plaisait à traduire : « *le vrai sonne avec le vrai* ». Ordre en quoi ne pèse aucune autorité. Simple inflexion d'une volonté qui épouse la matière et conspire avec ses hasards. Dans le partage du sens commun, Alain invite volontiers Mme Morre-Lambelin et sa sœur, directrice d'école à Paris, à œuvrer à cette pacifique conspiration (« *Indique-moi aussi des sujets, et Lina.* »). Lui-même se fait une règle de briser le cours de ses pensées, entendons par là de briser dans le discours de ses pensées ce qui n'attache la pensée qu'à elle-même et à sa cohérence propre. Son attention se tourne sans cesse au dehors, et se régénère en frappant sur les cordes de l'imprévisible, qui est la loi du contenu, et en écoutant les harmoniques dans l'écho de la langue.

Le premier échec de la composition

Le nombre de « *cinquante et un chapitres* », comparé à celui des œuvres précédentes¹⁶, annonçait un livre resserré et promptement achevé : « *ce sera fini pour octobre* ». Passé octobre 1920, rien n'est fini ; la longue gestation ne fait que commencer ; six ans s'écouleront avant qu'Alain porte le mot fin sur son manuscrit le 4 mars 1926, et sept ans avant qu'au 15 et au 20 septembre 1927 ne sortent des presses les tomes 1 et 2 du livre imprévisible que sont *les Idées et les Âges*. Je dis imprévisible à son auteur comme à ses lecteurs. Fruit patient d'un premier échec ? Sans doute si l'on s'en tient au délai que se donnait l'Alain prompt à décider ; mais précisément la nature cette fois résista et bloqua les agencements anticipés. L'auteur devait s'en retirer et s'acheminer vers leur résolution fluide, par un véritable débordement des procédures du discours.

Quelles qu'en aient été les circonstances de métier ou de saison, les raisons du premier blocage lui sont internes. Le signal en fut sans doute l'insatisfaction, qu'il éprouva, lorsqu'au retour de Madame Morre-Lambelin attendue dans les dernières semaines de septembre, il tenta vainement avec elle de redistribuer les chapitres écrits, comme il l'avait fait quelques mois plus tôt pour composer *Mars*¹⁷. Il est vrai qu'une contradiction stimule en permanence l'écriture d'Alain et s'inscrit dans tous ses livres. Son style affirmatif pose le tout dans la partie, le tout étant l'évidence première comme chez le poète. Chaque chapitre s'érige ainsi suffisant et autonome, et tous pourtant s'appellent mutuellement et doivent cohabiter dans le tout réel qu'ils déterminent. La forme *Propos* exprime cette autonomie de la partie. Alain prétend la conserver dans les constituants du livre. Les textes liminaires qu'il rédige pour la présentation des œuvres de cette période sont convergents. Partout il affiche la ferme volonté

¹⁶ *Quatre-vingt un chapitres sur l'esprit et les passions*, paru dès 1917 sans visa de censure, 106 chapitres pour le *Système des Beaux-Arts* qui est sorti des presses le 20 février 1921, 93 chapitres pour le *Mars où la guerre jugée*, qui vient d'être remis à Gallimard.

¹⁷ cf. *la genèse de l'écriture chez Alain* 1996.

de dé-composer au sens même de mettre en pièces¹⁸ ; l'analyse vise explicitement à détruire l'ascendant du monstre qu'est le tout réel non analysé. La première condition est d'observer latéralement. Le Propos est ce pas de côté qui ouvre une perspective. La seconde condition est de relier les pièces par leur seul et exact emboîtement. Et telle sera la méthode des suites. Le vrai lien est la pénétration de la pensée, ce progrès interne qui n'avance sur aucune route.

Le 1^{er} Projet d'Avant-Propos

À l'appui de quoi nous donnons un Avant-Propos inédit, dont le manuscrit nous a également été conservé par Mme Morre-Lambelin avec la mention : « Pour *les Idées et les Âges*, 1^{er} projet, non suivi. » Ce document n'est pas daté. Une autre version, inachevée, lui est associée. Ces deux pièces nous figurent assez bien les soucis qui dominent alors Alain dans la composition de son ouvrage, et qui le portent à approfondir l'art de la prose, là même où l'art, prenant le relais de la religion, achève et déborde l'accomplissement d'une politique de la paix.

Avant-Propos

« Quoique cet ouvrage soit aussi bien ordonné et composé qu'il m'a été possible, je ne crois pas nécessaire qu'on le lise autrement que comme un recueil de Propos, dont chacun doit porter en lui ses preuves, et presque tout ce qui est utile pour le comprendre. Toutefois si je n'attache pas grand prix à la logique du prétoire, qui va de principe à conséquence, je crois que la mise en ordre ou en séries des notions qu'il s'agit d'expliquer, définit la logique nouvelle, due à Descartes, et qui nous délivrera de plaider. Aussi j'aurais bien voulu former, de toutes les idées qui sont ici proposées, des séries pleines comme en forment les mathématiciens, c'est-à-dire démêlées et complétées ; on verra que je l'ai tout au plus essayé, et la difficulté du sujet me dispense de toute excuse. Je veux seulement faire entendre que ceux qui suivront et saisiront cet ordre tel quel seront en possession de la seule preuve que je veuille mettre en avant.

Pour parler autrement, j'ai pris pour fin ici comme en d'autres questions, d'exposer des idées communes, et de faire voir comment elles s'accordent malgré l'apparence, autant et toutes les fois que je l'ai pu. Bien loin de penser, comme font les sceptiques, que nous ne puissions découvrir rien de vrai, j'aperçois, au contraire, et de mieux en mieux, que nous sommes tous chargés comme d'une masse de vérités incontestables, et réellement incontestées, et que la difficulté de penser vient de ce que nous ne trouvons pas aisément l'ordre selon lequel elles s'accordent. Le préjugé des sceptiques leur vient de ce qu'ils veulent atteindre d'autres objets que ceux qui leur sont donnés dans l'apparence. C'est au contraire un grand art, mais bien caché, de chercher toujours l'objet dans la première apparence qui nous en est donnée, et qui, finalement, sera toute vraie. C'est ainsi que font les astronomes, toujours attachés à l'apparence. Par exemple si je pense que la lune est un globe que le soleil éclaire, toutes les phases sont vraies par la position et les mouvements du soleil, de la lune, et de l'observateur terrestre ; ainsi l'ancien observateur voyait ce qu'il devait voir. Par le même raisonnement on devrait pouvoir connaître toute vraie la plus ancienne religion et la plus

¹⁸ Il fallait vaincre cette redoutable expérience. Le voilà donc ce monstre ici en morceaux... » Avant propos de *Mars ou la guerre jugée*.

naïve. Seulement il est clair que de grandes difficultés s'offrent ici. Je serais assez heureux si j'avais pu montrer seulement que les rêves et les contes sont tous vrais. La série des âges doit aider beaucoup à démêler ces vérités qui ne sont erreurs que par l'entassement, en ce sens que l'âge suivant sauve toutes les erreurs de l'âge précédent ; et cette expérience, qui est l'essentielle expérience, est sans doute la pensée même, comme nos moindres mouvements de réflexion, qui parcourent en un moment tous les âges, nous en avertissent. Bref, nous allons toujours de croire à savoir, sans jamais rien perdre de notre enfance. Revenir ainsi, c'est se reconnaître, et c'est le vrai remède aux polémiques, qui sont ingrates dans tous les sens du mot. »

Nous enchaînons à ce texte la version inachevée, dont on ne peut dire si elle l'a précédé ou suivi, mais où le lecteur des *Idées et les Âges* notera la notation fugitive - « *Le vrai dieu, qui est aussi le faux* » -.du thème que développera le conte de Protée du célèbre Avant-Propos de 1927 :

Avant-Propos

« La maladie propre à l'esprit est de chercher des preuves et je n'y vois point de remède, car tout se plaide, sinon de comprendre que notre méthode d'argumenter vient toute des tribunaux, où les lois fournissent des principes qu'il ne s'agit point d'examiner, et desquels il faut partir. Or le monde et l'homme nous proposent un grand objet qui se passe de preuves et qui ne consiste nullement en principes, mais plutôt en données qui sont toutes vraies, mais mêlées et confuses. Et j'ai depuis longtemps remarqué que nos connaissances les plus exactes, par exemple sur les nombres, viennent de ce que l'on a pu former des séries pleines, c'est-à-dire démêlées et complétées. En quoi l'on n'a point découvert de vérités nouvelles, mais plutôt on a mis en plein jour des vérités connues de tout temps comme que deux et deux font quatre et d'autres en apparence plus compliquées, mais qui ne le sont nullement si on les pense dans une série pleine. Cet ordre, que Descartes a mis au jour, définit une logique nouvelle qui vous délivrera de plaider. Songez que l'on a plaidé que le monde existe, et contre, que l'homme est libre, et contre. Cependant l'homme et le monde nous attendent, et même ne cessent point de nous tenir serrés ; et nous-même n'avons point cessé de croire que cette immense existence est exactement donnée, sans l'erreur d'un cheveu.

Je n'ai jamais pu comprendre le préjugé des sceptiques ; si ce n'est qu'ils ne jouent, ou bien qu'ils cherchent à atteindre ce qu'ils n'ont point déjà, c'est-à-dire des objets qui ne sont point donnés en leur apparence. C'est un grand art, mais bien caché, de chercher toujours l'objet dans la première apparence qui nous en est donnée, comme font les astronomes pour le soleil. Ainsi c'est dans la plus simple et naïve religion qu'on trouvera ce que c'est que Dieu.

Bref, tout est vrai. Trop de vérités. Les accorder, les ordonner.

Le vrai dieu, qui est aussi le faux.

Je me trompe certes si je crois que la lune est d'abord une fine lame¹⁹, puisqu'elle grandit jusqu'au disque plein pour diminuer ensuite et enfin périr. Mais si je pense que la lune est un globe que le soleil éclaire, les apparences qui m'avaient trompé d'abord sont maintenant toutes vraies, par la position du soleil, de la lune et de l'observateur terrestre. Le premier observateur (ancien) voyait donc ce qu'il devait voir. Notre savoir réel est sans doute fait tout de descriptions correctes qui donnent un sens aux apparences. D'où cette règle que l'étude la plus attentive de la société ou de l'homme ne doit jamais réfuter une idée commune, mais au contraire la confirmer.

Je serais donc bien fâché que l'on trouvât dans cet ouvrage une idée neuve ; mais bien plutôt on n'y trouvera que les idées les plus communes, seulement ordonnées d'une certaine façon et rapportées les unes aux autres de façon qu'elles se trouvent confirmées, et non point réfutées.

Toutefois on ne trouvera ici que des essais en ce genre par ex[emple] au sujet des rêves ou des contes, où l'on essaie de montrer qu'ils sont tous vrais. En général la série des âges consiste en ceci que l'âge suivant donne enfin raison aux erreurs de l'âge précédent. »

Écrits de même époque ; mais à quelle date précisément ? Rien ne le mentionne. Renvoient-ils à la rédaction aboutie en mars 1926 ? ou bien ont-ils été composés sur un état antérieur ? Nous en sommes réduits aux conjectures et livrés à une critique interne bien aléatoire. Maurice Savin indique que l'Avant-Propos des *Idées et les Âges* est postérieur au texte lui-même et a été écrit pendant la correction des épreuves en 1927. Madame Morre-Lambelin le confirme en datant le manuscrit de cet Avant-Propos du 19 juin 1927, ce qui donne son sens exact à la mention précédente : « *1^{er} projet non suivi* ». On peut concevoir que le premier texte que nous avons donné appartenait jusque-là au manuscrit de 1926. Il n'en suit pas qu'il ait lui-même été écrit en 1926. Trop d'éléments en sont dissonants : la référence aux seuls livre II et III, sur les songes et les contes, n'est pas seulement curieusement réductrice, mais contredite par l'échantillon de chapitres qui annoncent la sortie du livre dans *Europe* en septembre 1927. De même, peut-on encore comparer un livre composé de chapitres qui ont doublé de dimension à un recueil de Propos, comme il le fait ? On en discuterait, si l'on pense que *Sentiments, passions et signes*, recueil très beau et véritablement cousin des *Idées et les Âges*, est tout juste sorti chez Marcelle Lesage le 7 juillet 1926. Mais l'objection se retourne car il suffit d'en relire le très bel Avant-Propos du 16 mai 1926, pour se persuader qu'il est d'une toute autre dimension que notre 1^{er} projet : il nous livre déjà sur la plage du Pouldu la scène où figurera le conte de Protée. Si l'on se fie au témoignage de Maurice Savin, on devra penser qu'Alain ayant relu les épreuves a éprouvé par contraste le décalage de l'Avant-Propos existant : il ne répondait plus à l'état final du texte. Voilà pourquoi nous le renvoyons à une rédaction antérieure. Par la place qu'il donne aux séries, ce 1^{er} projet et sa version inachevée sont directement tributaires du chapitre qu'il écrivit dès le 27 juillet 1920 sous le titre *Des séries*. Or ce dernier a disparu du livre, quoique son auteur ne l'ait nullement renié, puisqu'on le retrouve dans la suite que Mme Morre-Lambelin portait à la Nouvelle Revue Française justement en septembre 1925. Le travail à quoi s'est livré Alain pendant ces mois de gestation

¹⁹ en forme de croissant [suscRIPTION ILLISIBLE]

reste parfaitement secret. Mme Morre-Lambelin qui ne manque pas de noter dans son almanach nombre de petits faits d'écriture, comme la rédaction de l'Avant-Propos pour Marcelle Lesage, n'a laissé aucun signe de la rédaction des *Idées et les Âges*. Ce silence est lourd d'attente discrète.

Dans son premier Avant-Propos Alain dévoilait didactiquement tout à tour la fin qu'il s'était proposée : ordonner la description de l'homme, et la méthode qu'il s'était donnée : méthode des séries pleines dont il fait profession et dont le plus clair est qu'elle doit évincer la voie déductive et faire tomber l'armure de la preuve. Sous le patronage de Descartes, auquel il attribue cette réforme logique, il déclare que son livre n'en offre que des essais. Ce pluriel des essais contraste encore avec la forme une et singulièrement achevée à laquelle le livre a été porté en 1926. Il est vrai qu'on pourra toujours soutenir qu'un semblable ouvrage est par nature frappé d'inachèvement, et que les suites qui s'y dessinent sont ouvertes et ne se saisissent que dans leur loi. Cela est certain. Mais c'est l'occasion de saisir qu'être complet ou suffisant quoique inachevable est par excellence le paradoxe anthropologique d'Alain. Ce qui sans doute est à méditer longuement.

Reste que nous tenons dans la double idée d'un ordre naturel et d'une progression par série les soucis fondateurs, que l'ordonnance finale a effectivement satisfaits, mais en effaçant la préoccupation externe. Quand Alain en 1920 professe la méthode des séries, il enseigne encore, et, selon la méthode réflexive de son maître, il opère une réflexion immédiate sur sa pratique d'écriture. La suite « humeur, tempérament, caractère, personnalité » est mise en place avant d'être érigée en méthode dans le premier chapitre intitulé *La personnalité*. C'est toujours en développant sa description de l'homme qu'il dégage puis privilégie les liens entre les idées et des âges, dont le premier modèle était fourni par sa lecture d'Auguste Comte. Cette étude revêt la forme exploratoire, tâtonnante et progressive d'une fouille. Et c'est ce qu'amorce effectivement la rédaction de 1920. On peut penser qu'un délai d'accommodation s'est écoulé, par le déplacement de l'appréhension. Le 1^{er} projet d'avant-Propos apparaît largement postérieur à 1920, si l'on considère que ni les songes ni les contes n'y ont de place distincte, autant qu'il est antérieur à 1926, puisque les suites qu'il mentionne renvoient aux seuls livres II et III de la version finale. Faut-il admettre un état intermédiaire du texte, établi au moment des publications de 1925 ? C'est la conjecture à quoi du moins je m'arrêterai. Alain lui-même témoigne, dans sa dédicace de 1927 à Mme Morre-Lambelin, qu'il a repris plusieurs fois son ouvrage et longtemps différé sa publication. « *Que dire de ces deux volumes ? D'abord qu'ils devraient n'en faire qu'un*²⁰. *Et encore qu'ils furent écrits lentement, et souvent remaniés.* » Des remaniements répétés impliquent des états successifs. Ils tendaient vers l'intégration de la pluralité des séries qui allaient peu à peu se ranger et s'étager à l'intérieur du chef d'œuvre. Au cours de la préparation chacune gardait sa progression interne ; et c'est bien dans cette phase que le maître d'œuvre vit s'ouvrir une profusion, mais dans des voies inégalement parcourues dans leur avancement respectif. La résolution ou harmonisation, je le répète, ne pouvait pas être conceptuelle ; il fallait que la pratique des séries se conjugue enfin avec ce qui n'appartenait plus à la logique mais à l'art de la composition musicale. Il fallait que la poésie se soit enfin découverte au philosophe au cœur de son propre acte de méditation. Il fallait peut-être la rencontre de Valéry. Lorsqu'en

²⁰ Alain ne fut pas convaincu par la division de l'œuvre dans les deux tomes de l'édition originale pourtant fort belle ; et la seconde édition sortie en 1937 en un seul volume.

mars 1926 Alain décida de tracer au bas de son manuscrit le mot fin, il sevrera un livre longtemps porté et destiné désormais à se réaliser sans lui. *Les Idées et les Âges* n'étaient pas devenues un poème mais un chapitre du roman universel.

La première Table des Matières

Un autre indice sur les états intermédiaires entre la rédaction de 1920 et le livre achevé est offert par une table des matières autographe qu'Alain a rédigée sur deux feuillets, au-dessous du titre *Les Idées et les Âges*, et sur laquelle il a porté ultérieurement des corrections et ajouts. Madame Morre-Lambelin a eu le souci de la conserver, mais là encore nous n'avons pas de date. Ce document est, lui aussi, manifestement postérieur à la rédaction de 1920. Il en ignore les titres, mais on n'en maintient pas moins les entrées thématiques. Il s'agit d'une construction conceptuelle traitée comme telle, échafaudage qui disparaîtra. Cette table apparaît, en revanche, si étrangère à la table définitive, qu'il est manifeste qu'elle a été conçue en un temps où Alain ne pouvait prévoir la perspective sous laquelle son livre s'accomplirait. C'est une des raisons qui induit à penser que nous avons là le premier état de la distribution dont Alain part au moment où se pose précisément le problème de la composition. En libre lecteur de Comte, il s'appuie alors sur la suite des âges caractérisant l'Humanité ; ce qui donne cinq livres : Enfance, Jeunesse, Âge mûr, Vieillesse, Immortalité. Il jette là un premier contenu, inventaire sinon progression de chapitres ; puis il corrige, ajoute, déplace, et Madame Morre-Lambelin porte enfin des additions au premier livre. On peut distinguer 43 intitulés de premier jet entre lesquels furent ensuite intercalés dix-huit entrées nouvelles. On peut relever une vingtaine des intitulés de livres ou de chapitres de la version finale. Nous transposons cette table en décalant tous les ajouts d'Alain et en mettant en italique les interventions de Mme Morre-Lambelin ; nous renvoyons en notes de bas de page les renvois aux *Idées et les Âges*. On observera en report à droite les trois vertus « Le Courage. » « La Justice » « La Sagesse » caractérisant respectivement « Jeunesse », « Âge Mûr », « Vieillesse » :

Livre I : ENFANCE

Les Contes ²¹	<i>la nourrice²² et le nourrisson - Premier rire - Première parole-Premiers signes- L'enfant et la lumière</i>
Les Jeux ²³	<i>et les choses et les animaux</i>
Le Peuple Enfant ²⁴	
L'École	<i>Camera Amitié</i>
La vertu (Famille) Vices, Caractères.	
Langage	Les Natures ²⁵
Métaphore ²⁶	
Imitation et Culte ²⁷	
Les Humanités ²⁸ (Langage)	

Livre II : JEUNESSE

L'Amour²⁹

²¹ I.Â., III.

²² I.Â., V, 6, Les Nourrices.

²³ I.Â., JV.

²⁴ I.Â., IV, 5.

²⁵ I.Â., IX.

²⁶ I.Â., III, 7, De la Métaphore.

²⁷ I.Â., VIII Le Culte.

²⁸ I.Â., VIII, 4 Les Humanités.

L'Honneur
 Le Couple³⁰
 Homme et Femme
 La Mère et l'Enfant
 Le père. Le frère- *L'ainé*
 L'obéissance³¹ Le Courage
 Jeux (autre croissance).
 Les arts. Fêtes³². Cloches. Poésie
 La Guerre³³.
 Les Idées³⁴.

Livre III : ÂGE MÛR

Métier³⁵ Profession Fonction
 Technique
 Agriculture
 Intérêts. Services.
 L'Ambition
 L'Ennui.
 La Cérémonie La Justice
 Prose. Le Roman
 Caractère³⁶
 Individualité³⁷
 Personnalité.
 Le Jugement (Raison et Entendement³⁸)

Livre IV : VIEILLESSE

La Mémoire
 Le Souvenir
 Les Mémoires. La Sagesse
 L'Histoire
 L'Avarice. (Indifférence).
 Le Pouvoir³⁹
 La Maladie
 Le Monastère (Science. Baghat)

Livre V : L'IMMORTALITÉ

La Sépulture
 Le Culte⁴⁰
 La Réputation.
 La légende.
 Hercule
 La Commémoration
 Le Héros
 Les Livres
 La Continuité
 La Gloire

²⁹ I.Â., VI, 3, L'Amour.

³⁰ I.Â., VI, 5, Le Couple.

³¹ Ici s'insère « [Métier Profession fonction] » mis entre crochets et renvoyés au livre III par la parenthèse (Virilité). Le renvoi a également déplacé l'intitulé « Technique » qui se trouvait à la ligne suivante, et que nous avons donc supprimé ici.

³² I.Â., VIII, 1., Des Fêtes.

³³ I.Â., De la Guerre, III, 5.

³⁴ I.Â., VIII, 6, Les Idées.

³⁵ I.Â., VII Les Métiers.

³⁶ I.Â., IX, 2, Le Caractère.

³⁷ I.Â., IX, 3 L'Individu.

³⁸ I.Â., VIII, 6 L'Entendement.

³⁹ I.Â., VII, 6, Les Pouvoirs.

⁴⁰ I.Â., VIII Le Culte.

Il conviendra d'étudier le champ ainsi ouvert, en élargissant l'études aux Libres Propos qui entrent alors dans les recueils contemporains *Sentiments, Passions et Signes* et *Esquisses de l'Homme*, qui peuvent être traités comme des satellites.

L'issue

Commençons par rappeler deux circonstances qui n'ont pas été sans influence sur l'achèvement des *Idées et les Âges* : d'une part l'interruption des Libres Propos en 1924, et d'autre part la lecture et la rencontre de Valéry. Elles fournissent la disponibilité et l'esprit de la délivrance. C'est le temps de l'effort de composition : « Vous trouverez dans la table des matières *des Idées et des Âges*, disait Alain à Frédéric Lefèvre, la preuve de cet effort de composition ». Il est bien vrai que *Les idées et les âges* constituent par leur composition l'œuvre la plus originale d'Alain. Et le long tâtonnement qui y conduit est sans doute l'une des clefs des rapports qui unissent chez lui l'écriture à la pensée, la littérature à la philosophie. Je me contenterai de rappeler quelques-unes des indications majeures que l'auteur donne sur ce travail afin que chacun puisse les appliquer à l'œuvre.

« Le lecteur aperçoit sans doute déjà de quel côté je le conduis, par des sentiers anciens, loin de ces routes d'ingénieurs qui conduisent directement d'ignorance à science. Cette autre marche est abstraite, et n'instruit jamais personne. Il n'y a qu'un passage pour l'esprit qui est du songe à la perception, toujours au milieu du monde et ne connaissant rien d'autre que le monde, mais aussi le connaissant d'abord tout » « toujours est-il que cet ouvrage-ci est plutôt physiologique que logique, ou, si l'on veut, plus poétique que grammatical. »

L'ouvrage se distribue en neuf livres qui comportent chacun sept chapitres, les neuf livres composant eux-mêmes une série, à savoir :

le Sommeil	les Jeux	les Métiers
les Songes	les Amours	le Culte
les Contes	les Signes	les Natures

Cette seule série est l'abrégé du traité de l'homme qu'écrit Alain sous le signe de la dépendance heureuse. On pourrait la traduire en disant : qu'est-ce qu'un homme ? un être qui dort, qui rêve, qui se plaît aux images, qui joue, qui aime, qui fait société par signes, qui répond à ses besoins par le travail, qui s'assemble sous l'invocation des dieux, et dont la nature combine sous forme d'individu toutes les strates de son humanisation.

Une telle composition est plus semblable à celle selon laquelle un Michel-Ange divise et distribue la création du monde sur le plafond de la Sixtine, qu'à l'ordre d'un système. Elle ne prescrit rien, ne subordonne rien, invite à un ordre de la lecture comme à l'intelligence d'un itinéraire. Les parties restent autonomes et enferment les éléments de leur compréhension propre, mais s'offrent sous des perspectives qui en approfondissent la réflexion. Les preuves naissent, en effet, de cette réflexion sans jamais s'avancer préalablement pour assurer les jugements sur quoi repose l'analyse. Décrire et non pas prouver, c'est proposer en toute

liberté comme le font les artistes qui savent se dispenser d'être les commentateurs de leurs œuvres.

TABLEAU DE L'ENSEMBLE DES CHAPITRES DE LA RÉDACTION DE 1920

Nous donnons maintenant le tableau de l'ensemble de la première rédaction, telle qu'on peut la reconstituer, en donnant la numérotation, la date de rédaction, le titre, l'incipit, la première publication et la reprise dans *Humanités*, Le Méridien 1946 et *Études*, 1968 ou l'intégration dans les *Éléments de Philosophie*, réédition en 1941 des *Quatre-vingt un chapitres sur l'Esprit et les Passions*.

Cinquante et un chapitres sur les idées et les âges

adressés à Marie Monique Morre-Lambelin du 25 juillet 1920 au 16 novembre 1920

	date	titre	incipit	manuscrit	1ère public.	in œuvres ou recueils
1	25 juillet 20	La Personnalité	<i>Une description mal ordonnée</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.III,12-Études 1968
2	26 juillet 20	De l'Humeur	<i>Un fantassin disait : « On n'a</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.III,13-Études 1968
3	27 juillet 20	Des séries	<i>J'appelle série</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.III,12n-Étud. 1968
4	28 juillet 20	De la Nature et de la Liberté	<i>Dès que l'on traite des problèmes</i>	Naf 17694		
5	31 juillet 20	Des Tempéraments	<i>Les quatre tempéraments offrent</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.III,13n-Études 1968
nm	1 août 20	Éveille-toi ⁴¹	<i>Pour remonter de ces limbes</i>	Naf 17694		
6	2 août 20	L'observation de soi	<i>« Observez-vous. » Ce mot, pris</i>	Naf 17694		
7	3 août 20	Le spectateur	<i>J'ai voulu donner quelque idée</i>	Naf 17694		
8						
9	5 août 20	Le Moi	<i>Tout change en moi sous mon regard</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.III,15 - Études 1968
10	5 août 20	Que suis-je ?	<i>Cette unité logique de moi-même</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
11	6 août 20	L'individu[alité]	<i>Il est bien aisé d'apercevoir en</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.III,14 - Études 1968
12	7 août 20	Le milieu humain	<i>L'individu grandit dans le milieu</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
13	8 août 20	De l'Imitation	<i>Je suis donc société</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
14	10 août 20	De l'Admiration	<i>Je reçois l'empreinte de la Société</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
15	10 août 20	De la Fonction	<i>L'ordre naturel, c'est-à-dire</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
16	11 août 20	Des Classes	<i>Puisque la fonction est ce qui donne</i>	Bachelet	NRF octobr.21	Étud. 1968
17	11 août 20	Du Souvenir	<i>La pensée de soi ne se sépare point</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
18	12 août 20	Du Métier	<i>Assurément vivre selon l'Opinion</i>	Bachelet	NRF octobr.21	Étud. 1968
19	13 août 20	Le Supérieur et l'Inférieur	<i>Beaucoup d'hommes ont en eux</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
20	14 août 20	De l'Honneur	<i>L'honneur est souvent mal compris</i>	Bachelet	M.deFr. juin 59	Étud. 1968
21	15 août 20	De la Vanité	<i>Un homme qui est loué pour son</i>	Naf 17694		
22	15 août 20	L'Anneau de Gygès	<i>« Il ne se trouverait peut-être pas</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.VI,6 - Études 1968
?						
23	17 août 20	Un homme libre	<i>C'était un administrateur éminent</i>	Naf 17694		
24	17 août 20	Jean -Jacques Rousseau	<i>Il faut saisir la personnalité dans son</i>	Naf 17700	NRF fev 26	El.Phi.III,15n - Étud. 1968
25	18 août 20	L'égalité et la justice=Deux justices	<i>Il n'est pas difficile de joindre</i>	Naf 17694		
26	19 août 20	L'Esprit Égalitaire	<i>La Démocratie n'est nullement</i>	Bachelet	NRF octobr.21	Étud. 1968
27	19 août 20	Le Pouvoir	<i>Le système militaire exprime les</i>	Naf 17694		
28	21 août 20	De la technique	<i>J'appelle technique ce genre de</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Études 1968
30	22 août 20	Pragmatisme	<i>Ce nom barbare et nouveau</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
31	23 août 20	L'Esprit de finesse	<i>Les géomètres, considérant d'abord</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
32	23 août 20	L'Esprit Juste	<i>On dit un esprit juste, on ne dit pas</i>	Naf 17700	Nav. Arg.,dec25	ELP.IV,2 - Hum.1946 -Ét. 1968
33	24 août 20	Balthazar Claes	<i>Balzac a bien décrit en Balthazar</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
35	26 août 20	Le Père et le Maître	<i>Quand une grand-mère fait asseoir</i>	Bachelet		
37	27 août 20	De l'Amour et de la Foi	<i>Le type ou modèle de toute société</i>	Bachelet		
38	28 août 20	De la Prévention	<i>On s'étonne trop, surtout</i>	Bachelet	NRF octobr.21	Étud. 1968
39	29 août 20	De l'Âme	<i>Toutes nos idées portent la marque</i>	Bachelet		
40	30 août 20	Du langage	<i>Un homme qui ne connaît que les</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968

⁴¹ écrit selon la disposition Propos + demi page en travers au verso

42	1 ^{er} sept. 20	Des stoïciens	<i>On ne connaît les stoïciens</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
43	2 sept. 20	Des Poètes =Langage et poésie	<i>La langue est un instrument à penser</i>	Naf 17700	Nav. Arg.,dec25	ELP.III.2 - Hum.1946 - Ét. 1968
46	5 sept. 20	Discipline de l'Imagination	<i>Dès que l'on pense, le corps grimace</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
51	9 sept. 20	De l'acquisition des Idées	<i>Que toutes les idées soient prises de</i>	Naf 17700	Nav. Arg.,dec25	El.Phi.II,4 - Human.1946 - Étud. 1968
52	9 sept. 20	Des Idées Générales	<i>Je ne donnerais pas une minute</i>	Naf 17700	Nav. Arg.,dec25	ELP.II,5 - Hum.1946 - Ét. 1968
53	10 sept. 20	Des Jeux	<i>Immense sujet, propre à montrer</i>	Naf 17694		
54	11 sept. 20	Des Jeux d'Adresse	<i>Il n'y a rien de caché en ces jeux-là</i>	Naf 17694		
55	12 sept. 20	De la Chance	<i>Voilà une idée profondément cachée</i>	Naf 17694		
56	15 sept. 20	Des idées fausses	<i>Je veux bien accorder qu'il y a plus</i>	Bachelet?	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
57	15 sept. 20	Des Idées Universelles	<i>Une idée est dite générale</i>	Naf 17700	Nav. Arg.,dec25	ELP.II,6 - Hum.1946 - Ét. 1968
58	16 sept. 20	Du travail écolier	<i>Le travail écolier est comme</i>	Naf 17694		
59	17 sept. 20	De l'Attention	<i>Les auteurs ont décrit une attention</i>	Naf 17694		
60	19 sept. 20	Des Caractère [Aptitudes]	<i>C'est un grand pouvoir, et presque</i>	Naf 17694		
61	22 sept. 20	La Société des Marchands ⁴²	<i>L'Échange crée des liens forts.</i>	Bachelet	NRF octobr.21	Étud. 1968
62	24 sept. 20	Des exercices du Jugement	<i>Je ne crains pas qu'on néglige</i>	Naf 17694		
63	25 sept. 20	De l'Esprit Historique	<i>Les études classiques définissent</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
64	27 sept. 20	De la scolastique	<i>Il faut appeler scolastique cette</i>	Bachelet	Nav. Arg.,dec25	Human.1946 - Étud. 1968
nn	28 sept. 20	De l'art de pardonner	<i>Une fillette de neuf ans allait</i>	Naf 17694		
nn	16 nov. 20	La Religion et le Métier	<i>L'irréligion des prolétaires</i>	Bachelet	NRF octobr.21	Étud. 1968
nn	3 janvier 21	Du Progrès	<i>J'ai pris dans Auguste Comte</i>	Naf 17694		
?		De l'éducation	<i>Ce beau mot est plein de sens</i>	pas de ms	NRF oct.21	Étud. 1968
?		Goethe	<i>La majesté propre à Gæthe</i>	pas de ms	NRF fev.26	Étud. 1968

⁴² Alain écrit à la fin du chapitre entre parenthèses : « (Deux justices ensuite) ». Mention ultérieurement biffée.

Observations se rapportant à l'établissement du tableau de la 1^{ère} rédaction.

Les chapitres écrits à la suite de *Mars ou la guerre jugée*, du 15 juillet au 28 septembre 1920, à quoi s'adjoignent les textes du 16 novembre 1920 et du 3 janvier 1921, ont été repris en livres ou recueils, à l'exception d'une part des dix-sept chapitres numérotés : 6, 7, 8, 21, 23, 25, 27, 53, 54, 55, 58, 59, 60, 62, datés respectivement du 28 juillet, 2, 3, 4, 15, 17, 18 et 19 août, 10, 11, 12, 16, 17, 19, et 24 septembre, ainsi que trois non numérotés datés du 4 août et 28 septembre 1920 et du 3 janvier 1921, qui sont conservés à la BNF sous la cote Naf 17694, et d'autre part de trois chapitres restés dans la succession Maurice Savin (35, 36, 39), datés respectivement du 25, 27 et 29 août 1920. Il nous manque le manuscrit de deux des chapitres recensés dans notre tableau, lesquels ne peuvent donc être ni datés ni numérotés ; ce sont : "De l'éducation" paru à la NRF en octobre 1921, et "Goethe" paru au numéro de février 1926 de la même revue. Les deux suites auxquelles ils s'intègrent dans ces publications appartiennent sans conteste à la rédaction de 1920.

La numérotation des manuscrits de 1 à 64 n'est pas d'Alain. D'abord brouillonne et d'une main non identifiable, c'est à partir du 7 août qu'elle est soigneusement portée, avec la date, à gauche du titre du chapitre, par Mme Morre-Lambelin, comme s'il lui était alors clair qu'Alain avait commencé une œuvre nouvelle. Elle s'arrête au *Propos* du 28 septembre 1920, interruption de Mme Morre-Lambelin, peut-être consécutive à l'échec de la composition. Ainsi les chapitres des 28 septembre, 16 novembre 1920, et 3 janvier 1921 (lacunaire) ne sont pas numérotés, de même que celui du 1^{er} août 1920, qui est antérieur à son initiative. La numérotation laisse apparaître onze places vides en : 8, 29, 34, 36, 41, 44, 45, 47, 48, 49, 50. Si l'on reconnaît que les deux chapitres dont le manuscrit nous manque étaient bien écrits entre le 6 août et le 27 septembre 1920, il resterait neuf textes à trouver, sans que l'on puisse décider s'ils ont été détruits ou réutilisés et rendus méconnaissables. Les *Libres Propos* paraissent à partir de mars 1921.

La correspondance que l'on trouve à la fin d'un certain nombre de chapitres, souvent raturée par Mme Morre-Lambelin, signale qu'Alain s'appuie jusqu'au 28 août sur des notes rédigées pour ses cours aux filles de Sévigné, et ce à partir d'une date non déterminée ; puis qu'à partir du 1^{er} septembre il consulte les notes de cours préparés pour Henri IV. Ce qui laisse penser que la séquence de *L'esprit égalitaire* à *De la prévention*, incluant *Pouvoir, technique, Pragmatisme, L'Esprit de finesse, l'Esprit juste, Balthazar Claes, Le Père et le Maître, De l'Amour et de la Foi*, a sa source dans un enseignement donné à Sévigné, et que la reprise *Du Langage* à *Des Idées Générales* est une nouvelle séquence qui s'appuie cette fois sur les notes d'un enseignement donné à Henri IV. Cela pourra être contrôlé par l'étude des cours que nous conservons.

Destin éditorial des laissés pour compte.

On notera le destin disparate des chapitres de la première rédaction. Car c'est trop peu de dire qu'ils ne se retrouvent pas dans le livre accompli ; ils s'en trouvent exclus par son économie

finale. Mais, de 1921 à 1941, Mme Morre-Lambelin a saisi toutes les occasions de les publier, trois suites en furent données aux revues.

Dans le numéro d'octobre 1921 de la *Nouvelle Revue Française* paraissent pour la première fois, 7 chapitres prélevés et ordonnés en une suite non chronologique :

<i>De l'éducation.</i>	s.d.(25 août 1920 ?)	<i>La société des marchands</i>	22
<i>Des classes</i>	11 août 1920		septembre 1920
<i>Du métier.</i>	12 août 1920	<i>L'esprit égalitaire.</i>	19 août 1920
<i>La religion et le métier.</i>	16	<i>De la prévention.</i>	28 août 1920
	novembre 1920		

La deuxième suite composée par Mme Morre-Lambelin, bien qu'elle ne parût dans la même revue qu'en février 1926, avait été proposée au rédacteur dès septembre 1925. Voici le brouillon de la lettre que Madame Morre-Lambelin adressa à son directeur le 4 décembre 1925 :

« Je suis fâché extrêmement de vous voir ajourner les « Études pour les Idées et les Âges » dont le texte vous fut remis en septembre. Je comptais sur plus d'empressement de votre part. Vous devez comprendre qu'il m'était impossible de refuser quelque chose à Jean Prévost qui m'arrive à la recommandation de ... Pourquoi ne les donneriez-vous pas en janvier. »

Cette diffusion semble préluder à la dernière étape de l'écriture des *Idées et les âges* ; elle peut effectivement être considérée comme une première ébauche du 9^{ème} et livre *Les natures*, dont elle fixe le point de départ et le point d'arrivée.

<i>La personnalité</i>	25 juillet	<i>Le moi</i>	5 août
1920		1920	
<i>Des séries</i>	27 juillet	<i>Jean Jacques Rousseau</i>	17 août
1920		1920	
<i>De l'humeur</i>	26 juillet	<i>Gæthe</i>	s. d. (22 août
1920		1920)	
<i>Des tempéraments</i>	31 juillet	<i>L'anneau de Gygès</i>	15 août
1920		1920	
<i>L'individu</i>	6 août		
1920			

Soit, selon la numérotation de Mme Morre-Lambelin : 1, 3, 2, 5, 11, 9, 24, x (présumé 29), 22. C'est cette suite que l'on retrouve dans les 7 chapitres du livre IX des *idées et les âges* :

L'animal humain où passe le contenu des chapitres *la personnalité, de l'humeur, des tempéraments*
Le caractère
L'individu

L'homme

Vouloir

Un homme libre où passe *De la prévention* et textuellement : *Un homme libre*

Gœthe où passe textuellement le court chapitre de la séquence publiée en 1926
: *Gœthe*

L'allusion à Jean Prévost vise la parution dans le numéro de décembre 1925 du *Navire d'Argent* de quinze chapitres écrits du 21 août au 27 septembre 1920, qui font suite à ceux proposés à la *Nouvelle revue Française* :

De la technique, Baltazar Claes, Pragmatisme, De la scolastique, De l'acquisition des idées, Des Idées générales, Des Idées universelles, Du Langage, L'Esprit juste, L'Esprit de finesse, Des idées fausses, Des stoïciens, Discipline de l'imagination, De l'esprit historique, des Poètes. L'ordre de parution brasse l'ordre de rédaction: 28, 33, 30, 64, 51, 52, 57, 40, 32, 31, 56, 42, 46, 63, 43. Mme Morre-Lambelin mentionne expressément sur la couverture dans laquelle elle range le tiré à part : « *15 chapitres des 'Idées et les Âges' (1^{er} texte).* ».

Le reliquat, que nous avons présenté, comprend des textes intercalaires ou complémentaires (4, 21, 23, 25, 27, 35, 37, 39, 53, 55, présumé 65, présumé 67), et des suites consacrées tour à tour à l'observation de soi (6, 7, 8), aux jeux (53, 54, 55) et à l'écolier (58, 59, 60, 62).

Notons que le premier échantillon de la rédaction définitive fut donné, un mois avant la sortie de l'édition originale des *Idées et les âges*, dans le numéro du 15 août 1927 de la revue *Europe* ; il proposait cinq chapitres tirés du livre I : (1) La Nuit ; du livre V : (3) La Voix, (7) Les Muses ; du livre VI : (6) Les Amitiés ; du livre VIII : (2) Les Commémorations. On peut observer que rien n'y est tiré du livre II les Songes et du livre III les Contes, à quoi renvoyait le 1^{er} projet d'Avant-Propos. Les priorités ont changé.

Économie et caducité de la 1^{ère} rédaction

Dans cet été 1920, refermant en lui *Mars*, livre vengeur et rude, Alain s'ouvrait à la description accueillante de l'homme, un livre de paix, étranger aux passions à partir desquels il avait fallu juger, c'est-à-dire penser, la guerre. Le premier souci en fut de trouver l'ordre naturel. « *L'ordre naturel, c'est-à-dire la croissance régulière d'une personne humaine* » (De la fonction, 10 août 1920). Il s'agissait de rejoindre et démêler ce qui dans cette nature humaine compose la nature, l'éducation et l'acte propre d'un moi. Le schéma directeur fut celui de la subsistance et de l'étagement en l'homme de tous ses niveaux de réalité. « *Les degrés des âges y sont compris, ce qui enferme de l'irrévocable ; mais j'y veux voir ici plutôt les âges subsistant, et ces degrés de l'être qui suivent l'homme ; car les pensées du vieillard,*

s'il en a, commencent toujours par quelque mouvement de jeunesse ; mais souvent le temps d'un geste elles mûrissent et sont déjà fanées et flétries. En l'homme mûr, terminées et tempérées ; en l'adolescence, bouillantes, et à peine contenues par la discipline extérieure ; en l'enfant, indomptables et comme hors de lui aussitôt. Et, comme il faut conduire l'enfant à sa maturité, ainsi l'homme, à tout âge, doit conduire toute pensée à sa maturité ; et l'on dit qu'il manque d'éducation justement s'il manifeste des pensées d'enfant. » (De l'éducation, présumé 25 août 1920).

Cela conduisait à creuser et découvrir les niveaux enfouis, mis au jour selon le mouvement de la « *croissance régulière* » ou de l'édification. Mais en cette voie d'invention, il ne faut pas s'égarer : « *il y a aussi une histoire inhumaine, qui va jusqu'au détail sans fin, et méprise les types les plus éminents ; en quoi il faut reconnaître un des derniers effets, et des plus cachés, de l'activité technicienne. Car le travailleur d'archives se moquera de celui qui relit Homère.* » (Pragmatisme, 22 août 1920). Ainsi Alain rejoignit-il d'abord ce qu'il nomma l'humeur, élément biologique lié à la structure du corps et dont les régimes caractérisent les tempéraments, d'où on s'élève au caractère qui prend forme par la fonction et renferme le psychologique à l'intérieur du lien social, pour enfin accéder à la personnalité. Humeur, tempérament, caractère, fonction, personnalité constituent ainsi la série inaugurale où, comme chez Comte, chaque terme implique le précédent mais lui reste irréductible. La hiérarchisation de la nature humaine (passage de l'inférieur au supérieur) construit ici son schéma. On parlerait sans doute plus à propos de superposition, l'architecture humaine ayant à s'édifier de bas en haut. Et comme le progrès de la connaissance n'y est pas séparable du progrès de la réalisation⁴³, il fallait dire, selon les maximes de Lagneau, que si l'inférieur porte le supérieur, il appartient au supérieur de faire reconnaître la vérité de l'inférieur. Citons : « *... le spectacle de l'Ordre Humain qui n'est représenté comme il faut que dans les œuvres humaines les plus éminentes.* » (23 août 1920). Et encore : « *Voilà donc la loi suprême du jugement ; dès que l'ordre humain est pris comme objet, c'est que c'est le meilleur qui éclaire tout.* » « *Les grands auteurs sont (...) le seul miroir où l'homme puisse se voir homme.* » (id.). Penser tous les phénomènes humains comme vrais, là même où l'on se hâte de dénoncer l'illusion, telle sera la tâche. Voilà l'autre justice qui rend à chaque chose sa vérité. « *On peut conjecturer que (...) la pensée vraie est dans le même sens que les âges ; de bas en haut toujours, dans le moindre jugement.* » (Éveille-toi, 1 septembre 1920) « *L'ordre des âges est irréversible ; on peut parier que cette loi règle tous nos mouvements d'esprit. Comme l'homme sort de l'enfant, il faut que l'idée sorte de la nature.* »

Alain a subi les contradictions de son entreprise. Car si, pour commencer, il explicitait l'ordre de la description, il en abolit, pour finir, l'apparat extérieur à son objet, qu'est ici l'individualité humaine accomplie et toujours singulière. Et cela aussi bien dans l'homme,

⁴³ « La nécessité d'être enfant d'abord, et de passer aux âges successifs sans sortir de soi, définit assez l'éducation. Car il ne sert pas de savoir si l'on n'a ignoré d'abord ; et ignorer doit être quelque chose. » (De l'éducation 25 août 1920 ?)

dont il conjoint l'âme et le corps, que dans cette sorte de poème sous lequel le prosateur tisse sa tapisserie. L'ordre intellectuel qui va du simple au composé est destiné à se renverser dans l'ordre réel qui part du tout. Comme si le discours devait faire ignorer l'ordre qu'a supposé sa propre constitution, ce qui est proprement passer de la logique à la poétique du discours. Passage aussi difficile que périlleux. Car la métaphore assembleuse sèmerait la confusion et abriterait tout prestige, si le concept sans se montrer ne maintenait les différences. En décrivant l'homme, animal religieux, ingénieux en images autant qu'en outils, on est livré à la réalité métaphorique par excellence. L'écriture des *Idées et les âges* fut pour Alain une expérience phénoménologique, dans laquelle il révisa tous ses outils conceptuels. On ne s'expliquera pas ce passage. On le suivra peut-être si l'on est attentif aux transformations qui affectent l'usage des séries ; et c'est ce que permettra pour une part la restitution de la première suite écrite par Alain selon une progression didactique et qui par là même ne répondait pas à la fin qu'il lui assignait, car il faut extirper aussi la prétention d'instruire les hommes de ce qu'ils sont. Du moins se révélaient les difficultés d'entrelacer la réalisation et la représentation de l'homme par l'homme. Et c'est à ce que les hommes conservent d'eux-mêmes qu'il fallait se confier, détectant le geste dans la croyance et restituant l'image qui naît du geste, sans que la réflexion ne se superpose jamais à son objet. Rétrospectivement, le travail accompli fait percevoir cet ancrage dans les signes institués par les hommes : le sommeil protégé, le songe fixé par l'oracle, le conte, le jeu, etc. Alain apprend à articuler les gestes qui font l'humanité, à rejoindre en soi les gestes primitifs et à protéger la nature singulière poussant d'elle-même, portée par l'humeur et façonnée par la fonction. Il guette ce qui en passe dans sa propre écriture. Il laisse croître. Sa description est une phénoménologie de l'homme - non de la conscience - ; elle ne cesse de se faire et défaire. Ou si l'on préfère c'est description situant et située. Effet d'un éveil qui se replie sur sa frontière d'ombre, condition dont toute pensée émerge. Voilà ce qui intéresse la pensée claire à la pensée obscure, et rabat le déterminé sur l'indéterminé. Le préjugé philosophique est que toute détermination du réel est à rejoindre dans le changement ou l'activité qui la génère, et que toute la réalité humaine s'achemine vers la conscience qui la traverse. L'examen critique de tout naturalisme dépouille cette anthropologie de l'homme libre, figure du Sujet réel et singulier.

Le carton de la fresque

Il est impossible de reconstituer ce qu'auraient été ces « *Cinquante-et-un chapitres sur les idées et les âges* », puisque les chapitres écrits ne se sont pas achevés en un tout. Ils ne s'agençaient pas moins en progressions suivies, où se poursuivait une même méditation, tour à tour se programmant et se recueillant. Il se trouve seulement qu'au cours des remaniements leur progression est devenue caduque. Le premier texte a subsisté comme tel ; car très peu de ces chapitres sont passés comme tels dans la version finale (je ne puis en faire ici inventaire exhaustif). On a déjà remarqué que le début du « *1^{er} texte* » se transpose dans le neuvième et dernier livre de l'œuvre aboutie. Ce renversement de perspective est exemplaire. La

réalisation a effacé l'esquisse, qui ne peut donc plus qu'exister comme telle à la manière du carton d'une fresque. À la conception segmentaire des âges s'est substituée une reconquête de l'intégrité de la nature humaine en chaque âge. L'homme n'est pas peu à peu, mais d'emblée tout entier en chaque figure de l'expérience partagée de son humanité. Cela fait une toute autre phénoménologie que celle que domine l'idée d'une réalisation finale. La gradation traverse seulement les fonctions permanentes par lesquelles dans la coexistence de tous ses âges l'homme humanise sa nature. La suite : enfance, jeunesse, maturité, vieillesse, immortalité, importée d'Auguste Comte, a disparu sous la série : Sommeil, Songes⁴⁴, Contes, Jeux, Signes, Amours, Métiers, Culte, en qui les âges sont effectifs ; mais cette effectivité inscrit le temps à l'intérieur de l'homme, bien autrement que sous la forme d'une histoire

Des Âges aux Idées

Les Âges nous rendent à notre condition de mortel. L'homme naît et meurt, croît et régresse selon la loi animale ; mais non pas seulement, car l'homme s'approprie ses âges et les arc-boute à l'immortalité. De plus près encore, la première fonction de la vie est la réparation nécessaire du sommeil, la plus impérieuse, celle dont le besoin ne peut être longtemps différé, et dont la satisfaction conditionne le développement de toutes les facultés proprement humaines. Mais c'est à la fin qu'Alain saura qu'il lui fallait commencer par le sommeil heureux et protégé. La relation des idées aux âges sanctionne l'approfondissement des notions mêmes d'idée et d'âge. « *Je voulais expliquer comment les idées dépendent des âges, c'est-à-dire de la physiologie dans son sens le plus large* ». Sur la notion d'âge, la statique prévaut d'emblée sur la dynamique : la coexistence et superposition des âges s'absorbent leur succession, leur permanence fait lire leur progression. Sur la notion d'idée, la forme trouve sa matière spécifique : ce sont les signes qui supportent les idées ; le langage est leur vivier. En retour cela impose de penser le statut logique du langage, pour autant que les liens de la pensée en tant que telle se tissent en lui. L'homme se découvre tenu par les signes qu'il produit et les règles qui instituent ces signes. C'est pourquoi il y a un rapport beaucoup plus étroit entre les jeux et les signes qu'entre les idées et les images. L'Idée n'est rien d'autre que l'affirmation de la législation de l'esprit, ou liberté. Ce n'est donc pas l'expérience qui change nos idées, c'est l'homme pensant qui continue à déterminer ses idées pour penser l'expérience nouvelle. En ce sens toute idée est hypothétique et fabuleuse. Rejoindre la pensée enfantine ne va pas à décalquer une pensée sur des expériences dites enfantines (au reste, collectées sous quels critères?), mais à ramener la pensée à son originaire et géniale impuissance ; car il n'y a pas de pensée enfantine, mais seulement la pensée qui naît et renaît de l'enfance. Gloire du long désir, Idées. Il faut laisser le dernier mot au poète, c'est-à-dire au langage. Jamais Alain n'a soumis l'usage qu'il fait du mot idée à la majuscule vers lequel il l'élève. Jamais il n'a rompu avec l'usage piétonnier qui y comprend également les opinions

⁴⁴ Notons au passage, que les deux premiers termes de cette série sont directement empruntés à Descartes : « Toutefois j'ai à considérer ici que je suis homme , et par conséquent que j'ai coutume de dormir et de me représenter en mes songes... »

d'un individu, les hypothèses du savant ou les principes du philosophe. Quand sous le titre d'*Idées* il rassembla ses études sur Platon, Descartes et Hegel, il avançait sur la voie du pèlerinage, sans doute non étrangère à l'histoire mais pas moins que les constellations du ciel ne le sont aux réseaux de la circulation routière. L'homme sort de terre, porteur d'un ciel.

*

PROJET D'ÉDITION

pour *les Idées et les Âges*

- La lecture sur manuscrit a fait apparaître dans le texte de l'édition originale un nombre important d'écarts qui ne sont pas tous imputables à des corrections sur épreuves. Les éditions postérieures sont assez souvent fautives. Il est donc nécessaire de produire un texte purgé des fautes accumulées et assorti des leçons tirées du manuscrit conservé à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet (cabinet Mondor) ainsi que des épreuves.

- Nous avons montré qu'il n'est pas possible de restituer les *51 chapitres sur les idées et les âges*. En revanche, les 59 chapitres de la rédaction de 1920, dont Alain pensait les tirer édition, méritent d'être publiés sous le titre « *Études pour "les Idées et les Âges"* », dans leur ordre de rédaction, avec une bibliographie détaillée. Ils reliaient le volume *Études* publié par S.S. de Sacy.

pour le lancement d'une édition des *ŒUVRES COMPLÈTES* d'ALAIN en 2001.

Alain n'était pas un amateur d'ébauches, et il a eu un constant souci de fixer les frontières de ce qu'il considérait comme son œuvre propre ou avoué. Souci naturel chez un penseur qui pense l'œuvre humaine sous le signe de son achèvement. Il l'est d'autant plus, si l'on prend en considération que l'exercice de l'écriture par Alain s'est voulu acte libre et sans retouche. Toujours ramassé dans le même élan. Sauver le mouvement naturel est sa règle. Alain ne froisse pas de papier ; en revanche, il oublie ce qu'il juge manqué. Il refuse de se laisser connaître hors de ce en quoi il se reconnaît, souverain sur ce qu'il livre au public comme son œuvre.

On séparera la documentation et les œuvres désormais classiques d'Alain. L'édition des œuvres complètes se restreint aux œuvres avouées comme telles, mais se complètera en annexe des écrits éclairant leur intelligence et leur genèse. Écrits immatures, abandonnés ou tardifs (articles universitaires et productions de la jeunesse abstraite),

journalisme pris dans son intégralité ; et prolongements de l'œuvre : *Journal* (1937 à 1951) et *Souvenirs*, cahiers de lecture. Un CDROM peut recevoir la masse des documents exploitables (y compris cours, notes de lectures, correspondance).

Robert Bourgne

Post-scriptum

Restent à étudier :

1. le manuscrit conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, et éventuellement les épreuves.
2. la réutilisation des chapitres de la 1^{ère} rédaction dans *les Idées et les Âges*.
3. l'arrangement des séries dans les publications par Mme Morre-Lambelin de 31 chapitres de la 1^{ère} rédaction.
4. l'organisation des chapitres dans chacun des neuf livres des *Idées et les Âges*, pour montrer comment s'y organisent les séries.
5. les rapports avec *Sentiments, passions et signes* et *Esquisses de l'homme*.

Sont à éclaircir :

1. l'application Par S.S. de Sacy de la notion de composition sérielle à *Mars ou la guerre jugée*, et son opposition à la notion de composition hiérarchique
2. les rapports du premier projet d'Avant-Propos pour *les Idées et les Âges* avec les Avant-Propos écrits pour *De quelques unes des causes réelles...*, *Quatre-vingt-un chapitres ...*, *Système des Beaux-Arts* et *Mars*.
Contre l'éloquence et la preuve du prétoire, la communauté de souci est manifeste avec le SdB-A. Ce qui inclinerait pour une rédaction proche de 1920. L'éléments d conte et du rêve doit être soigneusement analysé dans la rédaction de 1920, puisque c'est le point sur lequel il y a discordance entre l'état au 28 septembre et le 1^{er} projet d'Avant-Propos.
3. les index de termes établis pour les *Propos d'Alain* et pour le *Système des Beaux-Arts*.

Restent à faire :

1. la numérisation par scanner des 39 chapitres de *Études*. Ce qui permettra de traiter la 2^{nde} rédaction par ordinateur.
2. le relevé des variantes de l'édition originale des IA par rapport au manuscrit et aux corrections d'épreuves, en appliquant la règle : l'édition est corrigée chaque fois que la 1^{ère} épreuve est sans correction explicite différente du manuscrit.